

Chapitre 6

Itinéraires de vie

A. A propos de changement socio-économique

Après les émeutes populaires de 1981, la grande opération de recasement a été l'événement majeur de la décennie 80. Ce vaste projet de déplacement de populations s'est fait en plusieurs temps. Dès l'instant où des représentants de la délégation régionale de l'habitat ont commencé à parcourir les bidonvilles pour répertorier les baraques et recenser les familles bidonvilloises, ils ont déclenché par là le signal des changements inévitables. L'habitant bidonvillois ne s'est pas encore préfiguré le plan de son futur logement que déjà, ici-bas à karyan Ben M'sik, sa vie est d'ores et déjà en transformation.

Lorsque nous parlons de changement socio-économique induit par l'opération de recasement Moulay Rachid, nous voulons rapporter certaines situations que le bidonvillois et sa famille ont à eu à subir (les inscriptions pluri-familiales) ou à expérimenter (l'association pour l'accès au logement).

Les itinéraires (et les épisodes) de vie qui suivent sont quelques témoignages de la société bidonvilloise, extraits d'une quotidienneté le plus souvent directement croisés avec le Projet Ben M'sik. Les individus ont le mérite de préciser, en même temps que les conditions de vie de masse dans le contexte bidonvillois, leur place au sein de la "majorité silencieuse". En s'exprimant, l'interviewé réfère à la fois à sa propre dimension d'individu isolé et à son appartenance à la communauté. On devinera souvent dans les propos l'éclatement de la communauté des karyanistes. Et dans le même temps, on constatera la maturation du discours individualiste.

1. Itinéraires menant au bloc 3

A partir du moment où une zribat et ses habitants sont enregistrés, l'évolution familiale est accélérée. Les itinéraires de vie en sont particulièrement marqués, et l'opération de recasement devient un point de bifurcation dans l'histoire sociale de Karyan Ben M'sik. Même si l'on descend au niveau individuel, l'option en faveur du recasement bidonvillois a été vécu comme un tournant de vie. Il est alors intéressant de noter quelques-unes des implications majeures de l'événement...comme du non-événement. A ce stade, précisons une fois encore que la fameuse opération de recasement Moulay Rachid, enclenchée en 1982, n'a recasé que près de la moitié de la population du grand bidonville de Ben M'sik, que près de 5800 ménages attendent de déménager dans des immeubles, et qu'actuellement une minorité de cas (135 familles) constitue un groupe aberrant. L'anachronisme du bloc 3 (si justement dit "bidonville des problèmes") est par ailleurs riche d'enseignement sur le karyan en tant qu'habitat et communauté, quartier et société. Si dans notre exposé nous avons rapporté un certain nombre d'histoires de vie, c'est parce que cela nous permettait de mieux comprendre le type de relations sociales prévalant dans le milieu bidonvillois.

Le "bidonville des problèmes" est une preuve par l'absurde de ce que le karyan n'est pas, c'est-à-dire une cohabitation anonyme et une agglomération de baraques. Dans les trois témoignages qui suivent, des problèmes concrets empêchent administrativement l'accès au logement.

Ils illustrent assez bien le type de blocages de douze autres habitants du bloc 3 au sein de notre échantillon ((1), (2), (3), (4), (7), (9), (15), (18), (19), (20), (24)). Il est donc utile de connaître quel genre de complications peut rendre hypothétique le recasement des bidonvillois.

1.1. Un spéculateur bidonvillois

A partir d'une vaste zriba qu'il avait acquise lors de son installation au bloc 1, ce vieux bidonvillois a fini par construire, en plus des quatre baraques qu'il s'était réservé pour lui et ses enfants, dix baraques qu'il a tour à tour vendues ou louées. Bien des années plus tard, à l'occasion de l'opération Moulay Rachid, tous les ménages seront recasés à l'exception de quatre d'entre eux, dont le sien.

(11) est né en 1925 d'une famille de paysans ruinés par la colonisation agraire qui a dû rapidement vendre sa terre pour pouvoir nourrir les siens. Dès 18 ans, il travaille la terre comme métayer (*khemmas*), puis il devient tâcheron et se met à parcourir le Maroc, au gré des circonstances. Ce qui lui fait parcourir à cette époque les principaux bidonvilles du pays. Quand il parle de cette période importante de sa vie, (11) ne mentionne pas de date, il se repère uniquement par rapport aux événements de la lutte de libération nationale, dont il semble qu'elle compose l'essentiel de sa culture politique. Propriétaire d'une carriole de transport et militant du parti nationaliste *Choura wa Istiqlal* (P.D.I.), (11) transportait clandestinement les armes de la résistance.

Bien qu'il fréquente depuis longtemps karyan Ben M'sik, (11) ne s'y stabilisera qu'après l'indépendance. Là, il achètera une très grande zriba pour lui, sa femme et ses neuf enfants. Il monte alors quatre baraques pour sa famille et dix autres qu'il destine à la vente ou à la location... En bon spéculateur bidonvillois.

Et lorsque survient, au début des années 80, le recensement de l'opération de Moulay Rachid, onze baraques sont inscrites et trois autres, plus la sienne, restent en suspens. Alors que tous ses enfants ont pu déménager pour Moulay Rachid, (11) et sa femme se trouvent déplacés au bloc 17 puis au bloc 3. Depuis, ils attendent que l'administration réussisse à dénouer le problème compliqué de cette zriba aux 14 baraques. Mais (11) a peu de chance de voir son cas se résoudre, étant donné qu'il est dans l'impossibilité d'exhiber un titre de propriété pour cette quatrième baraque familiale. On pourrait imaginer que le vieux chef de famille et sa femme aille finalement habiter avec l'un des fils à Moulay Rachid, mais (11) ne veut pas lâcher son "droit à la baraque", fut-elle sienne au bloc 3. Et puis le mode de vie du vieillard est trop attaché au bidonville pour l'imaginer vivre ailleurs. Sans nul doute, (11) préfère se retrancher encore quelque temps au karyan, le temps du recasement du Projet Ben M'sik. C'est encore là où il se sent le plus à l'aise.

Pour gagner sa vie, (11) récupère les déchets de bois et la ferraille, qu'il vend ensuite en gros. Dès l'aube, il part sur sa carriole pour parcourir Idrissia, Sbata, Ifriquia, Derb Milla... "Avant, la ville ne commençait qu'à partir de Derb Milla. Aujourd'hui pour circuler à Casa, il faut une assurance et un numéro de plaque. Et en plus, il y a beaucoup trop de voitures et la ville est devenue trop grande, ça ne vaut plus la peine d'y aller".

Ce dont il aime à parler par-dessus tout, c'est du passé de karyan Ben M'sik. Il se rappelle que le khalifa Ahmed était très autoritaire, et qu'il avait failli être tué en raison de sa collaboration avec les autorités françaises. Depuis l'indépendance, le khalifa s'est fait plus discret, explique (11). Quant à l'autre famille influente, celle des Ben M'sik, c'était des gens de bien. Larbi Ben M'sik aidait beaucoup les partis nationalistes, les mosquées et les nécessiteux. Sa soeur était de la même trempe. A sa mort, elle a laissé ses biens pour le cimetière de Ben M'sik.

Au fur et à mesure que (11) raconte Ben M'sik, un groupe de voisins s'agglutine devant sa cour entassée de ferraille. Comme pour tromper toute suspicion à son égard, (11) émet des louanges à Dieu, au Roi et à son gouvernement ¹. Il dit être très content de sa vie, bien manger et être bien vêtu. Là-dessus fuse un éclat de rire qui parcourt toute l'assemblée. Bien vêtu (11) ? Tout le bloc 3 connaît sa tunique en lambeaux...elle le laisse plus ou moins nu. Ce qui lui procure tout de même un avantage ; celui de lui épargner l'attente devant la fontaine ou les latrines, toutes les femmes et les fillettes ayant vite fait de décamber à son passage...

1.2. Un problème d'héritage

Tout aussi absurde est la situation de (14). Né en 1950 à karyan Ben M'sik au bloc 9, il vit seul et réside actuellement au bloc 3. S'il habite là, c'est parce qu'un problème d'héritage n'a pu être réglé à temps, après que sa mère ait payé les versements du préfinancement et que soit survenu un peu plus tard son décès.

(14) a arrêté sa scolarisation en 1965 à l'époque des émeutes estudiantines et depuis, il est redevenu pratiquement illettré. Pour gagner sa vie, (14) a exercé différents petits métiers ; tour à tour soudeur, coursier, peintre, porteur...Il est actuellement gardien de nuit à Hay Chifa. Son salaire mensuel est de 500 Dhs, plus ce que lui donne en pourboires les commerçants du quartier. Il dit être content de son job. Il s'est ajouté un revenu supplémentaire de 300 Dhs par mois, en louant deux plaques officielles de porteur : celles-ci sont délivrées par la préfecture pour 150 Dhs/mois, avec les 3000 plaques en circulation, elles constituent une réserve de main-d'oeuvre. Le matin il rentre se reposer dans sa baraque du bloc 3, l'après-midi il s'installe chez son voisin devant le pas de sa porte, ils boivent ainsi le thé en ne se lassant pas d'écouter la rengaine du chanteur Settati. A 19 heures 30, (14) commence sa veille qui durera jusqu'au lendemain matin.

Son père, un chaoui de Beni Meskin, est venu au karyan il y a très longtemps. Déjà dans la période américaine du Casablanca des années 40, ce dernier s'activait dans le commerce de vêtements, en même temps que c'était un chauffeur de camion expérimenté.

Actuellement installé dans la cité Moulay Rachid, Le père de (14) y vit avec quatre de ses fils ainsi que sa seconde épouse. Le père vit très bien, explique (14), il n'a aucun contact avec son bled car toute sa famille vit en Italie. La mère, séparée de son mari, habitait à l'origine le bloc 17 avec (14)

¹ Le vieillard avait tenu à vérifier que nous avons bien noté ses remerciements au Roi ainsi qu'au gouvernement, et il avait signé une croix au bas de notre page...

et ses trois soeurs. En 1982, après avoir hérité au bled d'une terre, la mère de (14) décide de la vendre pour payer le premier versement du préfinancement de Moulay Rachid. Juste après son paiement, la mère meurt en laissant derrière elle un imbroglio administratif sur fond d'héritage. Ici, l'héritage se résume pour les cinq frères et les trois soeurs à l'attribution du futur logement de Moulay Rachid qui avait été payé par la mère. Le problème va se poser très concrètement dès lors qu'il s'agit de réunir tous les ayants droit ; (14) et ses trois soeurs maintenant mariées, un frère marié et père de plusieurs enfants qui est employé à l'usine de sucre Cosimar, un troisième frère soudeur à Sbata, et un quatrième apprenti-menuisier. A la convocation, il manque le cinquième frère, un soldat disparu au Sahara lors d'une bataille avec le Polisario. Or sa famille est sans nouvelle de lui depuis 1976. Les autorités publiques décident donc de bloquer leur dossier de recasement en attendant que ce soldat réapparaisse ou que leur parvienne un certificat de décès. L'opération de recasement intervient, elle laisse (14) attendre au bloc 3. En 1989, suite à un échange de prisonniers opéré entre le Maroc et le Polisario, le frère disparu est de retour. Du point de vue juridique, le problème d'héritage est vite réglé, mais il reste simplement à attendre la dernière tranche du programme de recasement, prévue pour 1992. L'ancien prisonnier du Polisario vit maintenant à Moulay Rachid chez son père. Il lui verse tous les mois sa solde d'ancien combattant (de 1500 Dhs). Selon (14), son frère n'a aucune idée de ce que représente l'argent ; il est revenu de la guerre psychologiquement perturbé et totalement amnésique...

2. Une issue heureuse à la cité Moulay Rachid

Pour un problème d'héritage analogue, le cas de (51) trouve, par contre, une sortie honorable, puisque ce jeune cordonnier va hériter d'une maison à Moulay Rachid alors qu'il n'a que 20 ans.

(51) est né au bloc 9 d'un père sahraoui et d'une mère casablancaise. Très tôt après son mariage, le père décroche un travail en Algérie, d'où il fait peu de temps après parvenir à sa femme sa lettre de divorce. (51) a deux ans lorsqu'il perd sa mère, il sera adopté par le cousin de son père et sa femme qui n'ont pas d'enfant. (51) grandit au milieu de sa famille au bloc 9. Il quittera vite l'école pour se mettre rapidement à travailler dans la cordonnerie. Il y commencera comme apprenti avec un salaire de 10 Dhs par semaine, puis lorsqu'il est confirmé, il touchera 50 Dhs, pour finalement atteindre les 300 Dhs qu'il gagne aujourd'hui dans une échoppe de hay Farah.

En 1985, après s'être associée avec un *merda*² pour le recasement, sa mère adoptive disparaît (son mari était mort auparavant) et laisse (51) seul locataire de la baraque. Ayant appris la nouvelle de sa mort, la famille maternelle qui habite à hay Farah, réclame son droit à l'héritage. Un des oncles maternels viendra plusieurs fois menacer (51) pour qu'il quitte la baraque. Persuadé de son bon droit, (51) essaie de se défendre le mieux possible. Un jour après qu'il se soit rendu à l'arrondissement de police, (51) retrouve sa baraque vidée de tout le mobilier, le linge et la vaisselle qui s'y trouvaient. (51) se rend alors au commissariat pour remplir une déclaration

² Couramment usité, pseudonyme populaire et péjoratif (dérivé du français) attribué au membre des forces auxiliaires. C'est également un sujet d'histoires drôles.

de vol qu'il présentera au procureur. Entre-temps intervient l'opération de recasement, (51) est déplacé au bloc 17. La délégation chargée du deuxième tri des habitants, reconnaît finalement le droit au logement à (51). Ce dernier, une fois les papiers mis à son nom, rembourse rapidement le premier associé en ayant pris soin auparavant d'en trouver un autre de sa connaissance et pour sa convenance.

Et c'est ainsi qu'il se retrouve à vingt ans propriétaire d'un rez-de-chaussée au groupe 4 de Moulay Rachid. L'associé occupe le haut, quant à (51), il a finalement préféré louer deux des pièces du rez-de-chaussée pour 350 Dhs/mois chacune. Une femme et ses trois enfants et un second ménage de trois personnes vivent maintenant avec lui.

Mais dans son statut récent de jeune propriétaire, (51) se sent mal à l'aise. D'abord il n'a pas su arranger son budget avec son mode de vie et le système des traites qu'il s'agit de payer tous les mois. Et puis il y a les gens du quartier qui n'aiment pas le voir vivre en tant que jeune célibataire. Il ne peut recevoir ses amis tranquillement, vivre comme il en a envie. Aussi, pour mieux s'organiser, devra-t-il penser sérieusement à se marier. Et, grâce à Dieu, tout est envisageable du moment qu'il a un logement.

3. Vers un statut de classe moyenne à la cité El Massira

S'il arrive que, pour un certain nombre de cas, l'opération de recasement soit une expérience ayant tourné court ou ayant été mal vécue (ce qui a été le cas pour les familles de (37), ((52) et (53)), il est par contre courant de rencontrer des familles ayant réussi tout à fait normalement leur installation. Pour cette catégorie de foyers qui, malgré les inévitables difficultés matérielles, a pu malgré tout évoluer dans le cadre de ce qui avait été prévu, il faut voir une promotion certaine du niveau de vie grâce à la transformation de l'habitat. Ainsi malgré de durs sacrifices, les familles de (38) et (39), (43) et (44), (45) et (58) ont pu bon an mal an mener à bien leur installation. Mais ces familles ont des revenus extrêmement limités pour pouvoir couvrir l'ensemble des frais de la maison. Ainsi (58) qui a son fils (45) à l'université, améliore sa pension mensuelle de retraite en vendant des friandises à la sortie de la faculté de lettres de Ben M'sik...

Pour les familles bidonvilloises à revenus stables et suffisants (parce qu'assurés par un solide emploi), le déplacement à Moulay Rachid ou à la cité Massira est une promotion sociale qui vient consacrer un effort de longue haleine. Du point de vue culturel, c'est dans ce type de familles que l'on trouvera que la vie urbaine a été la plus intériorisée par ses différents membres et plus particulièrement par ceux, les jeunes, qui sont bien insérés au niveau de l'emploi. C'est le cas de la famille de (41) et (42), et celle de (56) et (57) où c'est chaque fois un des fils qui apporte la contribution financière nécessaire aux frais d'extension de la maison.

Ainsi cet employé à la régie nationale d'électricité (R.A.D.), (40), fils d'un membre de la première promotion des forces auxiliaires, ancien soldat dans l'armée française, qui a passé une grande partie de sa carrière en dehors de Casablanca et qui y retourne à l'approche de sa retraite.

(40) est né à Casablanca (Aïn Chock) en 1960, d'un père m'zabi et d'une mère soussia. Sa famille est composée de six personnes : un grand frère

(adopté de la famille paternelle), un second qui vit en Italie, (40) et une petite soeur (adoptée elle aussi de la famille paternelle). Le père est né en 1914, orphelin de naissance, il a été élevé par un oncle paternel dans le M'zab. Dès l'âge de 14 ans, il travaille. Enrôlé dans l'armée française, il participe à la seconde guerre mondiale (où il sera blessé) et la guerre d'Indochine. A son retour au Maroc, il découvre que sa première femme est morte, il abandonne, pour des raisons que (40) n'explicite pas, la maison dont il était propriétaire. Il restera dans l'armée française jusqu'au retour d'exil de Mohamed V. En quittant l'armée après 11 ans de service, le père de (40) perd sa retraite (il lui aurait fallu accomplir 15 ans de carrière pour y avoir droit). A l'indépendance, il est enrôlé malgré lui dans les forces auxiliaires marocaines, il y restera jusqu'à sa retraite en 1976.

Le père de (40) s'est remarié dans les années 50 pour s'installer à Sidi Othman dans un appartement loué par l'Etat avant de déménager à Aïn Chock à la fin des années 50. Six mois après la naissance de (40), le père quitte Casa, en raison de problèmes survenus dans son travail ; il a un tempérament indiscipliné, c'est une forte tête. Il est muté dans la région de Taza. Le père y va tout d'abord seul, puis fait venir sa famille, il cède son logement de Casablanca à la tante maternelle de (40). Toute la famille vit dans un village (Bab M'rouj) aux environs de Taza, elle y restera six années jusqu'à ce que le père soit déplacé à nouveau dans la région de Fès à Magraoua (3 mois) et à El Adrich (2 ans) avant de séjourner à Ahermoumou (2 ans).

En 1971-1972, une nouvelle mutation affecte le chef de famille à Casablanca où il bénéficiera d'un logement de fonction à la caserne de Bournazel à Ben M'sik. A la retraite, la première promotion des retraités des forces auxiliaires marocaines doit quitter la caserne et se débrouiller pour trouver des logements. Une délégation se constitue pour aller se plaindre à Rabat, sa demande reste sans réponse. En 1978, suite au déplacement d'une partie de Karyan Ben M'sik à Karyan El Massira, et grâce à la disponibilité d'un certain nombre de logement du Hay Lala Meriem ³, quelques baraques de Karyan El Massira sont vidées... *Alors qu'à la caserne le problème de logement des retraités reste insolvable, il est proposé aux retraités d'aller occuper les baraques d'El Massira, sachant qu'au bout du compte, les habitants d'El Massira auront droit à un logement* (la future opération de recasement d'El Massira). La famille de (40), ne pouvant plus retourner à la maison d'Aïn Chock (habitée par la tante maternelle), ayant peur de se retrouver à la rue, et limitée par le revenu de retraite du père (mensualités de 600 Dhs), quand la location est hors de portée (350 Dhs/mois), accepte finalement l'idée d'habiter dans un bidonville ⁴. C'est la seule solution, d'autant que là il n'y a pas de loyer à payer et que le revenu du père pourra alors suffire à la famille.

La situation dans laquelle se retrouve la famille de (40) était totalement imprévue. Il a fallu donc s'habituer à l'idée d'habiter un bidonville, et au bout

³ ...dont l'accès est limité par l'obligation pour les familles candidates d'avoir 3 enfants de moins de 4 ans.

⁴ (16), (27) et (28), (72), (42) et (58) ont habité un logement en dur avant d'avoir une baraque, (32), (75) ont transité par le karyan avant de venir à Lahrawiyin. (17) habite Hafra, enfin (31), (32) et (33), (35 et (36) habitent à Lahrawiyin sans être karyanistes à proprement parler.

de cette perspective on pouvait espérer obtenir un logement familial. Pour le cas de ce fonctionnaire, accéder au logement de l'Etat imposait un détour de quelques années par le bidonville.

Pour (40), le changement d'environnement a été très dur à vivre. "Dans la caserne, nous étions une grande famille enfermée dans une cage, nous n'étions pas ouverts au monde extérieur. Avant d'habiter à karyan El Massira, nous avons une mauvaise image du bidonville..." Malgré l'appréhension de la famille, il n'y a pas eu de grands problèmes d'adaptation. Tout compte fait, l'organisation de la vie n'était pas si différente de celle de la caserne : toilettes collectives, fontaine... En fait l'adaptation à faire relevait du milieu social.

La baraque de Karyan El Massira était composée de deux pièces + cour + W-C. sur une surface totale de 32 mètres carrés. Chaque pièce faisait 2 mètres sur 4 et la cour occupait un espace de 4 mètres sur 4. Le père, la mère et leur petite fille occupait une chambre et les trois garçons occupait l'autre chambre. Cette dernière représentait le séjour, l'endroit de l'étude et des livres, tandis qu'à la cour avaient lieu les repas.

El Maati, le père avait fait de vaines tentatives pour trouver un emploi, mais ses problèmes de santé limitaient sérieusement ses capacités physiques (il eut un très grave accident de circulation en 1976, il souffrait en plus de rhumatismes en raison des nuits de veille dans les rues et dans les campagnes). Il travailla dans un moulin quelques temps, puis essaya de se mettre à son compte. Il acheta alors une carriole de transport qu'il ne garda pas très longtemps. (40), quant à lui, commença à travailler durant les vacances d'été à El Massira pour 20 à 30 Dhs par jour. Son frère Rachid, longtemps journalier à Derb Omar, est employé dans une entreprise depuis 1972 : il vient juste d'obtenir son assurance sociale, son salaire avoisine les 1000 Dhs par mois, et il s'apprête à se marier.

La famille de (40) a passé au total huit années à karyan El Massira. Elle s'y est adaptée, et (40) a fini par s'y faire des amis.

4. Portrait de famille

La famille bidonvilloise, prise au sens élargi, est en profonde transformation. Avant d'entamer notre enquête de terrain, nous pensions naïvement retrouver un peu partout ces fameuses filières familiales aidant à l'insertion urbaine. Du village à la ville, voilà, pensions-nous, la marque de solidarité et d'identité de la famille et du clan. Il est fort possible que la configuration familiale ait fonctionné de la sorte au cours des années 70, mais une décennie plus tard, d'importantes transformations sont venues perturber cette représentation. La famille bidonvilloise a déjà très fortement changé depuis la mise en route du Projet Ben M'sik. Et il est probable que ses structures subiront encore d'autres bouleversements au cours de la décennie 90.

Nous avons tenu à reprendre l'itinéraire du bled à la ville à travers l'évocation d'une famille bidonvilloise originaire des Doukkala. Au travers de cette démarche isolée de notre terrain, nous avons voulu simplement nous représenter la relation que pouvait entretenir une famille bidonvilloise avec son pays d'origine.

4.1. Journée au bled

(23), un étudiant avec qui devait être mené un entretien, était retourné en vacances à son bled, à Beni Hilal près d'El Jadida. Sa mère suggéra d'aller le rejoindre là-bas. Ce qui fut fait un dimanche. Sur le trajet, fut emprunté des routes secondaires pour passer sur un point de barrage du fleuve *Oum-e-Rbi'* qui marquait la frontière administrative entre la région de Settat et celle d'El Jadida, entre pays de la Chaouïa et celui des Doukkala. La zone de Beni Hilal cultive la vigne, le maïs et le blé sans bénéficier de canaux d'irrigation, alors que quelques kilomètres après le village, c'est une zone irriguée où l'on pratique la culture maraîchère en toute saison.

Comme il est de coutume chez les gens de la campagne, l'accueil est celui de la chaleur et de l'hospitalité. (23) nous amena à la ferme de son oncle (77)⁵, qui nous fit entrer dans la petite ferme. Celle-ci est protégée par un mur d'enceinte, près de la grande porte d'entrée en fer gît une carcasse rouillée et carbonisée de voiture. Une fois franchie l'enceinte, la cour est relativement vaste, en face de la porte d'entrée se trouve au fond de la cour les deux pièces d'habitation⁶, à droite de la cour existe une troisième pièce servant d'enclos pour les bêtes domestiques. La pièce de réception est couverte de nattes en alfa et de couvertures de laine à même le sol en guise de matelas, au fond à gauche trône l'unique mobilier de la pièce, c'est un vieux lit en bois. Dans toute la ferme, il n'y a aucune trace de pisé, ici on a construit entièrement en briques et ciment.

(77) appelle sa femme qui vient saluer, et lui demande de préparer de quoi se restaurer. Peu après c'est autour d'un verre de thé et de pain chaud que se crée la convivialité de circonstance. (64), le jeune frère de (23) qui nous a accompagné depuis Casablanca, présente l'assemblée et s'arrêtant à un des membres de l'équipe de Ben M'sik, le désigne comme un garçon originaire des Doukkala. (77), après deux ou trois questions précises, identifie non seulement le bled mais aussi le clan de la famille du jeune en question : "j'ai un lien de famille avec ces gens-là" déclare-t-il, tout en l'explicitant de façon détaillée.

4.2. Un oncle forain

(77) est âgé de 62 ans, il a le verbe railleur, l'oeil malin et il témoigne d'une jeunesse d'esprit et d'une vigueur physique peu commune pour quelqu'un de son âge. Il entreprend de raconter comment, le jour même de notre visite, il a acheté à crédit une camionnette (même s'il n'a pas de permis de conduire) et en peu de temps (3 mois en l'occurrence) il compte rembourser le montant total de son prix. Tout cela s'est passé dans un souq voisin se réunissant chaque dimanche et (77) affirme connaître par coeur les souqs de la Chaouïa et des Doukkala réunis. Il vient également assez souvent à Casablanca. Il exerce le métier apparemment très lucratif de forain, ce qui lui fait parcourir les marchés en question. Son domicile officiel se trouve à Beni Ahmed dans la province de Settat (Chaouïa) et il vient à Beni Hilal une à deux fois par mois. Marié plusieurs fois avec plusieurs femmes à la fois, il se trouve être le père de...28 enfants ! Il déclare que tous sont à sa charge,

⁵ ...très exactement le mari de la cousine paternelle de sa mère.

⁶ Une pièce faisant office de réception le jour et de chambre à coucher pour la nuit, l'autre servant de cuisine et de pièce de rangement des différents ustensiles nécessaires à la maisonnée.

même ceux mariés. Grand dépensier et buveur invétéré, il dit susciter la jalousie des paysans qui lui envient son argent gagné plus facilement que le leur et l'abondance de ses propos jugés trop prétentieux. La ferme appartient à sa femme d'ici, explique-t-il. Elle y habitait pratiquement seule avant son mariage (début des années 70) et une affaire d'héritage est venue leur empoisonner la vie. Et cela traîne dans les tribunaux depuis 18 ans. (77) supporte personnellement les frais de ce dossier litigieux. Il exhibe d'un sac en cuir porté en bandoulière une liasse impressionnante de papiers émanant du tribunal d'El Jadida qu'il fait circuler au sein du groupe. Il parle longuement de cette affaire d'héritage, rappelant que les prétendus héritiers ont quitté le bled voilà 45 ans. Il leur a proposé en vain de trouver un arrangement sur la question de répartition des terres léguées.

Une fois le sujet épuisé, (77) propose de faire une promenade. Nous pensons qu'il s'agit de parcourir des champs, mais visiblement (77) n'est pas le paysan que nous imaginions. Tout le groupe se rend au bourg voisin. Là (77) descend dans un grand café où il s'installe dans une grande pièce où se restaurent des groupes de camionneurs. (77) commande, en habitué du coin, 5 bières et de la viande grillée. Après avoir payé l'addition, il s'arrête chez un épicier pour s'approvisionner suffisamment en vin rouge et tabac noir. A la ferme, un couscous façon du bled est servi. (77), (23) et son frère (64) mangent directement à la main la semoule brûlante. Le plat est cuisiné au beurre rance, avec des légumes et de la viande. Quand il ne reste plus que la viande dans le plat, le chef de maison découpe à la main des morceaux qu'il distribue à chacun d'entre nous. En l'espace de 4 heures, trois repas sont consommés...

(23) semble très heureux de séjourner ici quelque temps, d'autant qu'il n'est pas venu au bled depuis 6 ans. Il déclare vouloir rester encore quelques temps à la ferme. Avant de le quitter, il nous emmène sur les terres familiales pour aller cueillir des raisins sur un lopin de terre appartenant à sa mère. Ensuite il nous emmène chez sa tante maternelle qui vit seule avec sa fille dans une petite ferme voisine de celle de (77). Il nous explique qu'elle n'a que de très maigres ressources et que surtout elle n'a personne sur qui compter pour s'occuper de sa terre... Les terres de la mère de (23) et de sa soeur sont exploitées par un métayer qui leur verse une partie de la récolte.

Avant de quitter (23), nous nous étions mis d'accord pour avoir un entretien avec lui et éventuellement avec d'autres personnes de sa famille. Le fait de l'avoir connu au bled allait nous permettre de nous rendre compte de quelque chose de différent affectait les relations des jeunes bidonvillois avec leur milieu d'origine, ou plus exactement celui de leurs parents ; s'il persistait encore un contact avec le bled pour le jeune casablançais, cela ne relevait pas d'une permanence de la culture d'origine, mais plutôt d'une attitude récente devant ce qui constituait son héritage sociale. Une relation avait été investie, depuis la ville, dans la culture des parents, sous l'effet d'une pratique nouvelle, celle des vacances. Ici la "culture des vacances" se confond *a priori* avec celle d'un milieu rural, qui est malgré tout urbanisé. Le discours volontairement enthousiaste de (23) lors de cette journée à Beni Hilal ne semblait indiquer rien d'autre que cela. Il y avait là quelque chose qui relève de la réconciliation. Comme si maintenant, le bled se rapprochait de la ville.

Poursuivant le portrait d'une famille bidonvilloise, il nous faut maintenant évoquer ses principaux membres installés à Ben M'sik. Ici, il s'agit de voir comment s'imbriquent différents itinéraires individuels dans le cadre d'une stratégie globale de promotion socio-économique.

4.3. Un beau-frère dynamique

Voici un jeune patron d'entreprise, dynamique et ambitieux, qui nous dit on ne peut plus clairement sa répulsion à l'encontre du nouveau mode de vie de Moulay Rachid et son attachement à celui de karyan Ben M'sik. Ici, l'apologie du mode de vie bidonvillois n'est pas l'oeuvre d'un individu pauvre marginalisé par le milieu urbain, mais celle d'une personne qui bénéficie d'un niveau de vie confortable et qui estime que l'insertion au milieu urbain reste une réalité concrète au karyan, alors qu'elle lui paraît hypothétique dans le cadre de la nouvelle cité. Mais pour lui, la question de l'emploi semble primer sur celle de l'habitat. D'autant que le lieu de travail est proche du bidonville.

(59) est le beau-frère de (23) et (64). Né en 1959, il commence sa scolarisation en 1965 puis se retrouve en 1969 à redoubler plusieurs fois sa classe : il quitte l'école étant donné qu'il travaillait insuffisamment et que les conditions matérielles de sa famille étaient difficiles. Il commence alors à travailler comme apprenti-soudeur, puis ensuite travaille dans un grand four. En 1973, il entre dans un atelier de menuiserie. Il commence à travailler sur un tour pour bois avec un salaire hebdomadaire de 10 Dhs. Jusqu'en 1980, il est toujours dans la menuiserie même s'il change beaucoup d'employeurs. En 1980, alors que son père se sépare de sa mère pour se remarier, (59) s'associe pour ouvrir en 1982 son propre atelier de menuiserie. Un an auparavant, il s'est marié avec Khadija, soeur de (23) et (64), qui est une voisine au bloc 21. Il loge deux années durant chez sa belle-famille. La mère de (59) passe sept mois elle aussi chez la belle-famille avant d'aller vivre à Essaouira chez son fils d'un premier mariage. (59), quant à lui, finit par louer pour 400 Dhs par mois un appartement à Sbata, tout près de son atelier. Il y habite six ans. En 1985, il acquiert un deuxième atelier et place (64), son jeune beau-frère resté six ans apprenti chez lui, comme responsable du premier atelier. Comme il n'a pas de baraque inscrite à son nom au bloc 21, il s'associe avec un karyaniste pour accéder à un logement à Hay Moulay Rachid au groupe 6. Cela lui coûtera 95 000 Dhs en 1989 et il bénéficiera du premier étage de la maison. Pour se procurer cette somme, (59) a vendu l'or de sa femme et a emprunté 40 000 Dhs pour payer comptant la première tranche de l'achat de la maison ⁷.

Depuis qu'il est propriétaire d'un logement, (59) se rend compte des nouveaux problèmes que doivent affronter les habitants de Moulay Rachid : l'alimentation est plus chère qu'à Sbata, le problème du transport se pose de façon aiguë ; il doit mettre une heure et demie pour aller de chez lui à son travail. (59) vient d'ailleurs de réparer sa moto, ce qui lui permet d'aller déjeuner chez sa belle-famille au bloc 21 à karyan Ben M'sik. A Moulay Rachid, il considère que le milieu social est pire que celui de karyan Ben M'sik. Concernant l'éducation des enfants, il la voit en régression. Il n'a aucune relation avec son voisin du bas, copropriétaire de la maison. "Les

⁷ ... en plus des traites mensuelles de 185 Dhs étalées sur 25 ans.

gens sont un peu pourris, ils se mêlent de ce qui ne les regarde pas, il regardent beaucoup et ils veulent savoir ce que le voisin a dans sa tête (...) Au karyan, les gens sont modestes et tout est bien" : chacun aide l'autre en cas de maladie ou de besoin financier.

A l'occasion des fêtes, lui et sa femme reçoivent son père et sa deuxième femme, et dans l'ensemble les relations familiales restent bonnes. (59) est très lié également à sa belle-famille. Outre le fait qu'un de ses beaux-frères travaille avec lui, (64), il a laissé sa fille aînée âgée de sept ans vivre chez sa tante maternelle. S'il a mis sa fille chez sa tante à Derb Sba'i, c'est parce que son école est toute proche. Il affirme qu'il ne veut en aucune manière la mettre dans une école près de Hay Moulay Rachid. Ce qui fait qu'il la voit une à deux fois par semaine, d'où le fait qu'il y a de nouveaux rapports familiaux qui se sont instaurés. De manière générale, (59) évite le nouveau quartier où il a son logement. Par exemple, cela fait plus d'une semaine que lui et sa famille sont installés chez sa belle-mère au bloc 21. "Tout est disponible au karyan et quand tu dépenses 50 Dhs ici, c'est 100 Dhs à Moulay Rachid" . D'autant que dans le quartier en dur, la drogue et le chômage ont augmenté : "éloigné de tout, il y a des gens qui peuvent tuer là-bas, tandis qu'au bloc 21, c'est plus civilisé, les gens vivent au milieu de la civilisation". En fait, (59) a tout simplement regretté d'avoir acheté un logement à Moulay Rachid, il pourrait vendre et trouver ailleurs, l'essentiel est que les enfants grandissent dans un bon environnement. Alors qu'à Moulay Rachid, l'essentiel des équipements de quartier manque ; commissariat, souq, mosquée, transport...

Au niveau économique, il constate un net recul de son statut. Avant, il possédait une voiture, une télévision en couleurs et une vidéo... il a tout vendu pour acheter la maison. Il a également payé en association avec d'autres personnes (en 1986) les 10 000 Dhs qui fourniraient un logement à son père dans la dernière tranche du projet de recasement de Moulay Rachid. Sauf que pour ce cas, ce seront des appartements qui seront fournis. (59) se demande comment vont pouvoir vivre deux familles copropriétaires d'un trois pièces-cuisine-salle de bain. Aussi, il pense sérieusement à revendre une fois le recasement opéré. Et puis, pour mieux assurer son avenir, il prévoit de passer prochainement le permis de conduire pour camion... Enfin s'il avait un "pass", (59) aimerait décrocher un contrat de travail pour quitter le pays et émigrer aux Emirats ou en Arabie Séoudite.

Le fait que (59) emploie son jeune beau-frère va permettre l'émergence d'un nouvel acteur familial, en l'occurrence le principal soutien de famille qui sera perçu à peu de choses près comme un chef de famille. Etant donné le poids de ses responsabilités familiales, le jeune chef de famille préfigure les changements socio-économiques survenus dans le milieu social bidonvillois.

4.4. Nouvel acteur familial, le cadet chef de famille

(64), frère de (23) et beau-frère de (59), est né en 1967. Orphelin de père depuis l'âge de 2 ans, c'est sa mère (71) qui devient chef de famille. Pour vivre, elle a fait un peu de commerce ou du ménage chez des familles européennes. (64) a, outre (23), un jeune frère et deux autres soeurs dont l'une, Khadija, couturière de formation, est mariée à (59), et l'autre, employée de maison.

A l'âge de 7 ans, (64) entre avec son frère à l'orphelinat d'Aïn Chock. Il le quittera au niveau du certificat primaire, qu'il n'a pas pu obtenir malgré deux redoublements. Il décide alors d'arrêter sa scolarisation pour entrer en 1982 en tant qu'apprenti-menuisier dans l'atelier de son beau-frère. Il apprendra le métier deux années durant, son salaire n'excédera pas alors 10 Dhs par semaine. En 1986, quand son beau-frère (59) acquiert un deuxième atelier, (64) devient chef d'atelier ; il dirige trois autres jeunes employés dont son jeune frère qui est apprenti, et il est responsable de la gestion et de la production de la petite menuiserie.

(64) a un horaire chargé ; il travaille 6 jours par semaine, de 8 heures à midi et de 14 à 19 heures. Depuis tout le temps qu'il travaille, il a économisé pas mal d'argent, qu'il a destiné principalement aux besoins de la famille. Ainsi, il a versé 30 000 Dhs pour participer à l'achat de la maison de sa soeur à Moulay Rachid, et donné quelques 5000 Dhs en pots de vin pour que son frère soit accepté au concours d'entrée de la police. Actuellement, (64) a un salaire mensuel de 3000 Dhs. Il ne fume pas et ne boit pas, ce qui fait qu'il a peu de frais personnels. Il recommence à mettre de l'argent de côté (la moitié de son salaire) pour préparer l'avenir. Sinon, il verse tous les mois 1000 Dhs à sa mère et 250 Dhs à son frère aîné qui est étudiant. Son unique projet pour l'instant, c'est justement de réussir à faire travailler son frère (23). Cela fait un an qu'il a payé pour faire entrer son frère à la police, et depuis, il n'y a rien de nouveau. Le mariage ? Il n'y pensera qu'une fois le problème de son frère réglé...

Au bloc 21, ils sont trois personnes à habiter en permanence la baraque (la mère et deux garçons). Parce qu'il sait qu'il a une importante responsabilité familiale ⁸, (64) ne peut se permettre d'avoir beaucoup de loisirs. Il va très rarement au cinéma, regarde très peu la télévision puisqu'il n'y en a pas à domicile, par ailleurs, il n'a pas d'amis à visiter. Mais il aime bien aller de temps en temps au stade d'honneur pour voir un match de football ou se promener au centre-ville le jour de repos. Le bled, depuis qu'il se rappelle, il y est allé en tout et pour tout quatre fois. C'est en été qu'il aime à y aller.

L'autre problème que (64) aura à régler, c'est la question du logement. Ils sont deux familles à être inscrits au même numéro de baraque, et la mère ne veut à aucun prix se retrouver recasée et associée avec ses voisins actuels... (64) a d'ailleurs versé des arrhes pour l'achat d'une maison à Mohammedia, mais à la dernière minute, le propriétaire a changé d'avis et lui a rendu son argent. Il sait que la vie bon marché que mène encore la famille au bloc 21 ne durera de toute façon pas très longtemps. Un jour ou l'autre, il faudra quitter le bidonville. Là, "si tu n'as pas les moyens, personne ne pensera à toi" conclut-il.

4.5. La mère

(71) est née en 1945 dans les Doukkala. C'est au bled qu'elle se marie avant de venir à Casablanca avec son mari, "à l'époque du retour d'exil du roi Mohamed V". La famille s'installe deux années à Derb Belkheir, avant de

⁸ Parmi les jeunes de moins de 30 ans, (8), (19) et (67) sont chef de ménage, (2), (3), (4), (6), (7), (10), (16), (24), (27), (34), (43) et (56) sont les principaux soutiens de famille après le chef de ménage, (9), (13), (18), contribuent pour une part seulement au revenu familial. (22), (37), (52) et (54), (69) sont chômeurs ou sans activité fixe.

venir à Karyan Ben M'sik pour acheter l'actuelle baraque du bloc 21. A l'époque, son mari travaillait au port, il y vendait du poisson. Il mourra à la suite d'une maladie qui le terrasse en sept jours, en laissant quatre enfants à la charge de la mère dont l'aînée n'a pas encore 6 ans. (71) essaie alors de vivre en faisant du commerce et des petits travaux ; elle vend au marché des légumes et des épices, elle lave du linge. Une dame chez qui elle travaille occasionnellement, lui propose d'élever sa fille aînée Khadija. (71) accepte, d'autant que cette dame l'aide en lui procurant des menus travaux de ménage, et la soutient financièrement à l'occasion de fêtes. Une française chez qui elle fait le ménage lui conseille d'envoyer ses fils à l'orphelinat. (71) envoie donc ses fils (23) et (64) à l'orphelinat d'Aïn Chock.

(71) ne raconte pas facilement le passé, ou du moins sélectionne les épisodes de sa vie. La date du décès de son mari est imprécise, si l'on tient compte de ce que nous en dit plus loin un de ses fils. Ainsi, elle laisse dans l'ombre un remariage qui lui donne un troisième fils. Ce qu'elle retient de toute cette période, c'est que ce fut "20 années de dur labeur".

Plus éloquente et plus précise sur la période récente, (71) avoue un lien profond avec le bled, l'accent de son parler en témoigne, même si elle n'a plus là-bas qu'une soeur et la cousine paternelle mariée à (77) le forain. Elle y retourne souvent, notamment à l'occasion de la fête du mouton. (64), son deuxième fils, nous dira, lui, qu'elle possède une terre là-bas, dont elle perçoit régulièrement et directement les récoltes (de blé et de maïs). (71) a également trois cousines paternelles au bidonville des Carrières Centrales et d'autres cousins avec qui elle a perdu contact.

Le seul inconvénient que cette femme déplore dans son quartier c'est "un mauvais voisinage, qu'on s'arrange pour éviter". A ce propos, (71) précise que dans sa baraque, vit une seconde famille. En effet, sur les trois pièces dont elle était propriétaire, elle a un jour décidé d'en louer une. Et depuis longtemps déjà, la famille en question ne paye plus de loyer, le problème s'aggrave maintenant du fait qu'ils se retrouvent ensemble inscrits à un seul logement du programme de recasement Moulay Rachid⁹. Et si les autorités décident d'allouer des immeubles aux bidonvillois, "comment va-t-on faire avec deux familles en mauvais termes dans un seul appartement ?"

Son projet immédiat, c'est de "faire une situation" à son fils (23). C'est lui qui a le plus étudié dans la famille, et c'est lui qui se trouve dans la plus mauvaise situation. Cela fait trois ans que cette crise dure. Alors "que les filles trouvent du travail dans tous les domaines, les garçons sont au chômage". Et à (71) de conclure qu'aujourd'hui, l'apprentissage professionnel vaut beaucoup mieux que les études. Mais elle espère que la situation de son fils préféré, (23), surnommé le "f'quih" ("lettré") depuis l'orphelinat, s'améliorera prochainement avec l'aide de Dieu.

Le cas de l'étudiant sans avenir professionnel reste, on le sent bien, le principal souci des autres membres de la famille. Aberration de cette époque, l'étudiant constitue le maillon faible de la famille bidonvilloise. L'étudiant reste à la charge de celle-ci tant qu'il n'est pas parvenu à dégager un avenir professionnel.

⁹ Même situation pour (49) du bloc 3.

4.6. Embarrassée, embarrassante...la position d'étudiant

(23) est né en 1965 à karyan Ben M'sik. Il est l'aîné des garçons. A l'âge de cinq ans, il commence l'école primaire. Sous le régime de l'orphelinat, il ne voit sa mère qu'une à deux fois par mois. Toute la période passée à l'orphelinat fait qu'il n'était plus au courant de ce qui se passait au foyer familial. Tout ce qu'il sait, c'est que sa soeur Khadija fut employée en 1975 chez la famille Ben M'sik et que sa mère, pour améliorer leur situation, a loué en 1973 une des pièces de leur baraque à une famille de six personnes. Dès 1979, celle-ci refuse de payer le loyer, le projet de recasement vient d'être officiellement annoncé.

A partir de 1980, (23) commence à revenir plus souvent à la maison. Il supporte difficilement la vie avec les locataires. Les disputes entre enfants sont fréquentes et pénibles, la famille de (23) leur propose de l'argent pour quitter la baraque, mais ces derniers refusent catégoriquement. Ils sont allés plus de quinze fois se plaindre au commissariat. Sans résultat. Ce qui fait qu'au bout d'un certain temps, il a fini par loger plus ou moins définitivement chez sa soeur mariée, Khadija.

Des 17 années passées à l'orphelinat, (23) a gardé l'image d'une famille d'étudiants très solidaires entre eux. Il a appris à se débrouiller tout seul pour certaines choses de la vie quotidienne (la cuisine et le ménage) et il a beaucoup pratiqué le sport (deux fois champion cadet du Maroc en basket-ball). L'aspect négatif de son séjour à Aïn Chock, c'est le manque de contact avec le monde extérieur. A tel point qu'il ressent parfois "un complexe psychologique": il se sent, par exemple, mal à l'aise quand il marche seul au milieu de la foule.

Le principal problème de (23), c'est les études. Il a triplé sa dernière année secondaire, ce qui va l'exclure prochainement du lycée. Depuis trois ans, il a passé les différents concours d'admission du makhzen (marine, police, douane), et à chaque fois, il n'est pas reçu.

(23) ne met presque plus jamais les pieds au bloc 21. Il considère qu'il y a là-bas des relations d'exploitation et trop de problèmes sociaux. Et les gens qui y habitent n'ont pas encore conscience de ce qui leur arrive. Il préfère fréquenter les gens de Moulay Rachid, et, de manière générale, tout ceux du "Casa 04". Quant à sa famille, elle s'est agrandie avec son beau-frère menuisier, et ses membres sont très solidaires entre eux, ce qui fait qu'il y a moins de problème de revenus. Sauf bien sûr pour lui, vu que sa situation reste toujours instable. Son espoir immédiat réside dans l'école de police : sa famille a versé 5000 Dhs à un des instructeurs pour qu'il le fasse entrer en formation. Il attend la réponse, même si on lui a fait savoir qu'il doit auparavant verser encore 3000 Dhs. Vu son âge, il est urgent pour lui de travailler : quand il voit des plus jeunes que lui exercer un métier, il se sent dans l'obligation d'avoir un emploi et de faire ses papiers. Les études ? (23) a perdu tout espoir de les poursuivre. Ce qui le rassure tout de même, c'est que sa situation n'est pas un cas isolé ; il connaît beaucoup de jeunes qui connaissent le même blocage. Dès lors penser à l'avenir, c'est comme "se trouver dans un océan et ne pas apercevoir l'horizon".

Comme tant d'autres, (23) voudrait bien quitter le Maroc pour faire son avenir, mais c'est très difficile de réussir à s'embarquer clandestinement du port... Il préfère maintenir des correspondances avec des filles de France et de Scandinavie, espérant un jour, qui sait, réussir à faire son passeport et aller vivre dans leur pays...

B. A propos de changement socio-culturel

Par changement socio-culturel, nous entendons repérer des conduites individuelles significatives de l'évolution récente de la société bidonvilloise. Pour saisir la personnalité culturelle de nos interviewés, nous pourrions nous demander à juste titre : *en quoi se distinguent les jeunes bidonvillois ?* Cette question fait en grande partie l'objet de deux chapitres, l'un consacré aux conditions d'habitat (chapitre 4) et l'autre aux relations sociales (chapitre 5), dont le but est de nous faire ressortir la spécificité du mode de vie bidonvillois : retenons en tous cas une précarité des conditions de vie déterminant, en même temps qu'une promiscuité sociale, une solidarité de groupe et une sociabilité orientée pour l'essentiel autour de la famille et du voisinage. Mais cette observation de terrain est, d'une certaine manière, déjà orientée vers le passé. Car nous devinons d'ores et déjà qu'avec la disparition programmée de karyan Ben M'sik, disparaîtra également une bonne partie de l'édifice sociologique bidonvillois. On ne peut donc rendre compte des changements socio-culturels de jeunes bidonvillois si l'on se borne à relever les référents spatio-culturels de leurs parents. Paradoxalement, pour appréhender le fameux *distinguo* culturel de la seconde génération, il vaudrait mieux se poser la question : *vers quoi convergent les jeunes bidonvillois ?* Que l'on soit bien compris : c'est en voulant ressembler aux autres casablancais que nos jeunes bidonvillois révéleront le plus leurs comportements, leurs aspirations et leurs blocages. Qu'on ne s'attende donc pas à trouver chez nos interviewés une expression achevée et systématique de la révolte, de la violence et de la marginalisation, même si celles-ci ne sont jamais tout à fait absentes du contexte de sous-intégration urbaine. Bien que l'espace bidonvillois soit à bien des égards un des pires ghettos qui soit, l'espace culturel de la seconde génération n'est pas fait que de résistance mais aussi d'attraction. Très subtilement, comme nous allons le constater dans les propos du poète Zriqa, les jeunes karyanistes préfèrent taire toute velléité dissidente au travers de conduites subtiles de *dissimulation*. Dans le règne de l'apparence (aspect prédominant de l'urbanisme casablancais), certains choisiront de paraître *incognito*, plutôt que d'avoir à décliner leur identité bidonvilloise.

Sous le générique du changement socio-culturel, nous avons donc regroupé un certain nombre d'itinéraires de vie. A partir de là, trois tendances semblent se dégager pour la génération des 15-30 ans. Une première tendance rapporte l'islamisme à une forme d'écologie sociale ayant raison de certaines nuisances de l'urbanisation. Une seconde tendance souligne l'attrait de la grande migration, et en particulier par voie clandestine. La troisième tendance rapporte la conduite individuelle de dissimulation, qui reste le fait d'une élite au sein de la jeunesse karyaniste. Une quatrième tendance-limite nous rappelle que la drogue et la délinquance touchent l'espace bidonvillois.

1. Jeunesse islamiste

Il nous faut d'abord resituer à leur juste valeur quelques éléments théoriques: l'islamisme (ou fondamentalisme) contemporain est d'abord une *praxis* avant d'être à proprement parler un discours. Ceux qui ont formulé ce *credo* spécifique ¹⁰ se comptent sur les doigts d'une main. Nous n'avons donc pas à faire avec un grand courant de pensée, ce qui peut se vérifier chaque jour : les prêcheurs tendent à marginaliser les penseurs. Ne cherchons donc pas dans le mouvement islamiste une production théorique intense et complexe, elle reste à accomplir. S'il y a une idée-force, elle n'est certainement pas d'ordre intellectuel ou scientifique. La fécondité des concepts islamistes se forge plutôt à partir du quotidien ¹¹ et de sa place dans l'espace urbain. C'est dans les bas-fonds sociologiques que l'islamisme se construit comme notion mondialiste et radicaliste. C'est l'espace urbain au jour le jour qui offre en premier lieu le champ d'action du mouvement islamiste. C'est donc là qu'il faut percevoir cohérence et portée du discours ¹².

Nous avons pu rencontrer un groupe de jeunes de karyan El Massira, de Lahrawiyin et Hay Moulay Rachid qui nous en disent beaucoup sur le sujet. Ce groupe de jeunes n'est pas significatif à Ben M'sik en termes statistiques. Ces jeunes ne s'identifient pas particulièrement au milieu bidonvillois, bien qu'il faille accorder aux conditions d'habiter une grande importance. C'est que la majorité de ces jeunes ne sont pas ou ne sont plus bidonvillois. Ils habitent tout autour de karyan Ben M'sik. Dans le cadre de notre modeste échantillon, la jeunesse islamiste déborde donc le milieu social bidonvillois pour se situer dans le cadre des nouvelles cités. Ainsi nous répondrions en partie à la question de savoir vers quoi peuvent converger des jeunes bidonvillois. Les jeunes islamistes qui se retrouvent régulièrement dans la petite mosquée de karyan El Massira sont remarquables par la mise en conformité de leurs discours et de leurs actes dans la vie quotidienne. Ils indiqueraient une percée qualitative au sein du plus grand nombre.

1.1. Une typologie familiale

L'émergence de la mouvance islamiste a consacré une nouveauté au sein de la famille : l'importance de la pratique religieuse chez les jeunes et le rôle social qu'elle leur confère par rapport au reste du groupe familial. Désormais ce ne sont plus les parents qui seront tellement porteurs de "légitimité" religieuse mais leurs enfants. Entre les deux générations, le décalage peut être plus ou moins prononcé. Dans nos biographies, on constate ainsi l'émergence d'une jeunesse radicale dont la particularité

¹⁰ Pour l'essentiel Banna, Mawdudi et Qotb.

¹¹ "La vie quotidienne, ou plus couramment encore, le quotidien apparaît ainsi comme le "degré zéro" de la société. De lui procède le sens véritable de l'ordre social, même s'il s'agit là d'un sens occulté, dévié, manipulé par le jeu des impositions macro-sociales, la domination s'exprimant au travers des cultures hégémoniques, du langage distingué, de la force physique au service du pouvoir étatique". C. Javeau, *Micro et macro-sociologie du quotidien*, Institut de Sociologie, Université libre de Bruxelles, 1983, p. 6, cité par Françoise Navez-Bouchanine, *Habiter, modèles socio-culturels et appropriation de l'espace*, op. cité, p. 5.

¹² Le vieux concept marxiste de réification est ici bousculé dans un sens inverse; c'est l'action qui aspire à être conscience et source de prédicats.

réside dans sa différenciation avec les parents : soit des jeunes en savent plus long sur le chapitre de l'Islam auquel cas il ont droit de toutes les façons à une considération particulière (c'est le cas de (31), (38) et (40)), soit ils initient eux-mêmes leur famille à la pratique religieuse ((35)).

Ainsi notre plus jeune enquêté, (35) habitant de Lahrawiyin né en 1974, fait sa prière depuis deux ans. Il vient donc à peine de s'intéresser à la culture islamique, il est du reste le seul de la maison à être pieux.

Le père de (35) est un ancien de la ville. Muni de son certificat primaire obtenu en 1953, il a été tour à tour pépiniériste, mécanicien-apprenti, coursier (durant la résistance), peintre en bâtiment jusqu'en 1968, puis chauffeur... A Lahrawiyin, il a créé avec d'autres habitants une association des habitants pour défendre leurs intérêts. Mais cette expérience s'est avérée être un échec, aussi a-t-il jugé préférable de se retirer de l'association. (36) est un père "moderne". Parfaitement bilingue, ce qui n'est pas le cas de son fils (35), il est très ouvert au monde extérieur, à tel point qu'il a laissé un de ses fils se faire élever par une famille française de Casablanca. Ce dernier ayant toujours grandi dans un milieu étranger, a fini par quitter le Maroc. Depuis plus de cinq ans, la famille est sans nouvelles de lui.

(36) traite ses enfants comme des adultes, il ne les frappe jamais. Il considère qu'ils ont eu une meilleure éducation que lui, car ils ont reçu une "éducation musulmane". Le père leur donne donc une grande liberté, "celle du droit chemin".

Il est intéressant de noter que dans le cas de la famille de (36), un fils a été élevé à Casablanca par une famille française avant de quitter définitivement le pays, et un autre fils a fait tout seul le choix d'être un musulman pratiquant et rigoriste. Plutôt que de percevoir deux situations contraires au sein d'une même famille, il faut comprendre que *les deux fils ont opté pour des choix de leur temps.*

Le décalage culturel entre parents et enfants est, on le voit bien difficile à analyser, étant donné la gamme des changements socio-culturels dont la famille reste la cible privilégiée. Comment alors représenter le changement socio-culturel au sein d'une même famille ? Indique-t-il forcément une rupture de générations, ou alors promet-il une continuité à l'intérieur du milieu familial ?

Nous voici par exemple en présence d'une famille modeste et pieuse recasée au groupe 3 de Moulay Rachid. Le père est un vieux lettré religieux, et un de ses fils est étudiant universitaire. La famille en question est originaire du Tafilalet. Le père, (39), fqih de son état, a quitté le bled à la fin des années 50. A l'origine du départ, des conflits familiaux suite à la mort de la mère et de la destruction de la maison familiale, accentué par un lourd endettement de (39) avec pour toile de fond la sécheresse qui ravage le Tafilalet (1958-1959). Le père débarque en premier à Casa, s'installe pendant quelques temps chez une tante paternelle à Karyan Ben M'sik, et, suite à une mésentente persistante, part habiter dans un logement en dur au quartier de Mabroka. Le logement est acheté, il y fait venir sa femme, et ses six enfants y naissent. Jusqu'en 1972, il s'ensuit une période de forte

mobilité résidentielle au milieu de laquelle a lieu un court séjour de deux années dans la région natale. Mais le choix d'habiter à Karyan Ben M'sik au bloc 8 finira par s'imposer pour des raisons économiques. (39) se retrouve dans une situation critique du fait qu'il est un piètre commerçant. C'est alors qu'un de ses amis lui propose d'enseigner le Coran aux enfants dans une mosquée de la ville. L'ami en question lui achète une jellaba et fait sa publicité.

A l'école coranique, (39) noue petit à petit connaissance avec les quelques lettrés religieux qui sont du quartier. Au fil du temps, (39) crée un réseau de relations qui l'amène à parcourir les différentes mosquées des quartiers populaires. Mais la concurrence des écoles publiques et privées fait que bientôt (39) abandonne les cours au m'sid. Après un certain temps, il est proposé par les voisins du quartier pour enseigner aux enfants dans la petite mosquée du bloc 8. Ses revenus s'améliorent et il gardera son poste jusqu'à ce que la famille quitte le bloc 8. Le 13 juin 1985¹³, la famille déménage pour Hay Moulay Rachid au groupe 3. Depuis, (39) travaille de manière temporaire et aléatoire dans plusieurs écoles coraniques de la ville. Il parcourt ainsi toute la ville selon les lieux où il enseigne ; Garage Allal, Habous, Maarif, Bab jdid, Bernoussi... Ses revenus sont malgré tout limités et irréguliers, ils ne suffisent de toute façon pas à couvrir les frais de la famille.

"Nos parents étaient des lettrés religieux et nous avons ouverts nos yeux sur la tradition du Prophète " déclare le vieux chef de famille.

Du point de vue de sa formation religieuse, outre son approfondissement de la tradition musulmane (*Sunna*) à travers les classiques Bukhari et Muslim, (39) a beaucoup lu les auteurs marocains (Zouhal, Belcadi, Da'if derrière qui il fait la prière à la mosquée) mais aussi l'égyptien Kichk. En outre, (39) jeûne un jour sur trois.

La relation qui s'instaure entre le vieux père et son fils est très parlante. Le fils parachève en quelque sorte l'itinéraire culturel et religieux du père. (39), fquih éduqué dans le sunnisme traditionnel et local, et Omar, intellectuel marqué par la modernité et l'universalité de l'Islam, convergent dans ces grandes discussions qu'ils mènent ensemble de façon régulière. Le père apprend beaucoup de l'Islam actuel grâce à son fils. Il dit être satisfait de l'orientation que prend Omar, dans ses études, la pratique religieuse, et ses fréquentations, même si ce dernier ne gagne pas encore sa vie, et par là même ne participe pas à l'amélioration des revenus familiaux.

Dans le cas de cette famille, il y a une certaine continuité entre l'univers culturel du père et celui du fils, du fait de leurs références communes à l'Islam. Mais à y voir de plus près, c'est-à-dire à l'intérieur même de cette dimension islamique, nous sommes en présence d'une situation de ruptures diverses. De la même façon que la culture d'aujourd'hui n'a plus grand-chose en commun avec celle de nos grands-parents, l'Islam auquel le père fait référence est assez éloigné de celui du fils.

¹³ Seule date précise mentionnée lors de l'entretien.

1.2. Un bagage culturel

Pour saisir l'originalité de la culture de nos jeunes islamistes par rapport à celle de leurs parents, disons d'abord qu'elle doit sa propagation non pas par une tradition orale mais par la technique audio-visuelle. La revue (beaucoup plus que le livre) et la cassette sont donc les vecteurs de cette culture de masse. L'importance de ces objets de communication leur confère un rôle d'opérateurs prépondérants, un peu à la manière d'un *télégramme* culturel. La revue et la cassette ont l'avantage de mieux s'intégrer à l'emploi du temps de l'individu contemporain, du fait qu'ils ne nécessitent pas un temps d'étude comparable à celui du livre.

Le corpus théorique islamiste se veut en conséquence destiné au plus grand nombre, il doit donc être rapidement opérationnel. Et il doit se donner à voir. En cela, il correspond plus à un bagage culturel qu'à une véritable érudition. Ce bagage culturel s'acquiert le plus souvent au terme d'une conversion religieuse, seule considérée comme la véritable "entrée en Islam".

C'est par exemple ce que décrit (40) qui, du point de vue de sa vie personnelle, a connu un tournant mémorable le jour où il est "entré en Islam" ¹⁴. Il considère que c'est ce qui l'a sauvé des maux sociaux du bidonville. C'était en 1979, lorsque lui et celle qui allait devenir sa femme décident de faire la prière ensemble. Du coup il se "sent revivre", sélectionne ses fréquentations, renforce et affirme sa personnalité. Avant, (40) était limité du point de vue de ses relations sociales, il ne se mélangeait pas trop aux gens. Après avoir triplé sa terminale en sciences expérimentales (il rêvait d'être médecin), il avait finalement abandonné le lycée. Cette période a été pour lui significative d'un grand malaise ; il n'était plus motivé pour les études, fumait du haschich et consommait de l'alcool. Pour lui, la cause de ses malheurs était imputable à un événement extérieur survenu en 1979. Les grèves scolaires qui avaient cours, bien qu'il n'y ait pas pris part, allaient être l'occasion pour lui d'être embarqué, par hasard, à la sortie du lycée, dans un commissariat de police. Bien qu'il n'arrivât rien de grave, (40) fut marqué par cet épisode car il avait toujours redouté la police. A ce propos, (40) précise qu'il n'était "pas encore musulman à ce moment-là", bien que l'idée de faire sa prière commença à germer en lui.

Maintenant, il est plus ouvert aux "frères". Et il a compris le "vrai Islam" : "pourquoi prier ? Je devais convaincre les gens avec des preuves universelles". D'où la nécessité d'une "culture solide". Comme il dort beaucoup pour se reposer, il a de la difficulté à lire ce qui fait qu'il traîne toujours à la lecture d'un livre. Aussi la plupart de la culture acquise, (40) la doit essentiellement aux cassettes de conférences et de cours.

Du point de vue des loisirs, (40) aime aller à moto avec sa femme à la campagne, à la mer, ou bien aller voir de la famille à Aïn Chock. Sinon il descend au centre-ville pour y faire des achats de livres et de cassettes. A la télévision, il s'intéresse aux actualités (Palestine, Liban, Afghanistan, Iran-Irak) et s'intéresse aux documentaires (sur la médecine, "connaissance

¹⁴ C'est l'expression couramment usitée par les frères musulmans pour marquer l'étape nouvelle de leur vie.

du monde") et de manière générale à tout ce qui touche les domaines technique et scientifique. Quant aux films, il ne les voit guère sauf s'il s'agit d'un sujet important ou d'un film religieux. Avant son "entrée en Islam", il aimait écouter la musique classique arabe et la musique disco. Maintenant, la musique ne l'enchanté guère, il préfère écouter les hymnes religieux, les poèmes islamiques, les conférences, les leçons, et "les chansons d'oiseaux"...

Enfin pour ce qui est de la perception de la ville, (31) se représente Casablanca comme une cité décadente, il pense qu'"elle deviendra un jour comme Beyrouth", à cause de la destruction des valeurs et des moeurs, de l'importation des idées d'"émancipation étrangère".

Bien que beaucoup plus jeune, (31) présente le même profil socio-culturel tout en se distinguant des autres jeunes islamistes par un niveau de conscience nettement plus radical. Ainsi se permet-il de juger du bien fondé de la construction de la grande mosquée de Casablanca, ou de l'emprisonnement de certains "bons musulmans"...

Depuis trois ans, (31) accomplit régulièrement sa prière. Il connaît par coeur 3 *hizbs* coraniques. Sa famille est pieuse et puritaine et son père à émigré quelques années en Arabie Séoudite et en Libye ; elle ne va pas à la plage et évite certains programmes de télévision. (31), quant à lui, il boycotte le cinéma parce qu'il perturbe les esprits, et si son loisir préféré est d'aller à la plage, c'est près du port, là où rôdent les clochards, qu'il a jeté son dévolu ; il n'y rencontrera pas de familles, pas de femmes...

A la télévision, (31) aime suivre les films égyptiens qui s'attaquent aux problèmes sociaux (la drogue par exemple), et d'une façon générale les films réalistes (tel que le film marocain "Ouled Halal") et les films religieux. Il évite de regarder les films d'amour.

Quant à la musique, il refuse de l'écouter, mises à part les chansons religieuses. L'écoute des cassettes se fait chez des amis ; elle recouvre essentiellement des prêches religieux : l'égyptien Kichk bien sûr, mais aussi El Bachiri (inspecteur marocain), El Qattan (prêcher koweïtien) et El Tijkani (prêcher marocain résidant en Belgique).

La lecture de (31) est soit religieuse (Qotb et beaucoup d'autres) soit culturelle (revues El Arabi, El Watan El Arabi, El Manar, El Moustaqbal). Avec ses amis, il échange livres et revues. (31) sera bachelier en sciences cette année, si tout se passe bien. Illettré, son père l'encourage vivement à l'étude, et s'il lui demande de travailler pendant les vacances scolaires, c'est uniquement pour pourvoir à ses frais de scolarité. Une fois muni de son bac, (31) ira se présenter à divers concours ; s'il est reçu à l'un d'entre eux, alors il s'engagera dans la vie professionnelle, sinon il poursuivra ses études. Son souhait serait d'être professeur.

(31) est un jeune qui promet de réussir. Il s'en sait capable, à condition d'être un musulman accompli. Mais comment, ne l'est-il pas déjà ? C'est-à-dire qu'avec tous les maux sociaux (les problèmes de moeurs, de drogue, d'alcool, et de corruption), la société musulmane reste encore à bâtir. Prenons par exemple la grande mosquée de Casa : elle a coûté beaucoup

d'argent, alors que cela aurait pu être utilisé pour d'autres problèmes urgents, les bidonvilles en l'occurrence. (31) conclut que c'est une opération d'apparat. D'ailleurs le débat est vif à ce sujet. Certains de ses amis pensent que c'est un lieu de prière licite, alors que d'autres le récuse... (31) parcourt parfois la ville pour écouter une conférence religieuse, dans un lycée ou dans une faculté. Il constate qu'il arrive souvent que ce soit de bons musulmans qui se retrouvent en prison. Comme Belcadi et d'autres. (31) a entendu parler de Abdesselam Yacine ¹⁵, il a l'intention d'aller un jour le visiter à Salé. Il sait que, malgré le fait qu'il soit en résidence surveillée, les gens peuvent aller le rencontrer. En fait, il sait que le genre de *rabita* ¹⁶ qu'il dirige produit une génération positive de musulmans. De toutes les *rabitat* et les *jama'at* ¹⁷, il en entend certes abondamment parler, mais il n'a jamais eu aucun contact formel avec elles. Ce qui ne l'empêche pas de prévoir qu'un jour, il fera partie d'une association religieuse. "D'ailleurs, il y en a qui sont reconnues par l'Etat", précise-t-il.

(31) fréquente généralement tous les lieux d'espace culturel ; la maison des jeunes de Sidi Othman, mais aussi d'autres centres culturels de la ville. Ainsi, il est parti deux fois visiter l'exposition sur les lieux saints de l'Islam qui a été récemment organisée à Casablanca. Avec ses amis, il mène des débats positifs. Sur la religion et la politique.

Notre plus jeune interviewé, (35), rejoint lui aussi et de la même manière les aspirations socio-culturelles de la jeunesse islamiste.

(35) a un groupe d'amis intéressants. L'été ils vont tous camper dans une plage d'El Jadida. Il pratique aussi le football et le basket-ball. Il évite depuis quelque temps d'aller au cinéma, même si c'est pour voir des films de karaté. Il préfère lire des revues islamiques (*El Islah*, *El Forqan*, ...). A la télévision, il regrette qu'il n'y ait pas assez de programmes culturels, même s'il y a des émissions religieuses ; "elles restent contrôlées par l'Etat". D'une manière générale, il considère que la télévision diffuse de mauvais programmes pour une véritable société musulmane.

Enfin, (38), l'étudiant universitaire fils d'un lettré religieux, est le seul à avoir dépasser le bagage culturel des "frères". En quoi se différenciera-t-il de ses autres amis ? Par sa culture générale et son expérience universitaire, (38) n'est pas un propagandiste mais un intellectuel musulman.

(38) est titulaire d'une licence en linguistique à la faculté de lettres de Ben M'sik. Possédant une grande érudition, Omar s'intéresse à l'apprentissage des langues (anglais, français) mais surtout à l'Islam en tant que culture. L'itinéraire de Omar est intéressant du point de vue de sa formation

¹⁵ Abdesselam Yacine est un des principaux leaders islamistes marocains. Il est surtout connu pour son écrit téméraire du début des années 70 : *Lettre ouverte au roi Hassan II*. Abdallah Yacine reste le seul marocain qui a pu, du Maroc, très sévèrement et publiquement critiqué le roi sur son gouvernement en sa qualité de Commandeur des croyants. Depuis, il a été plusieurs fois interné en prison et en asile psychiatrique. Il est l'auteur de plusieurs livres dont *L'Islam à l'heure de la révolution*.

¹⁶ Confrérie religieuse.

¹⁷ Associations religieuses.

islamique. Il "entre en Islam" alors qu'il est adolescent : du coup, il acquiert rapidement le bagage théorique des frères musulmans (écrits de Banna, Qotb, Mawdudi, prêches de Kichk). Mais alors qu'il poursuit ses études à l'université, Omar, tout en gardant ses convictions de militant musulman, élargit son horizon culturel au niveau de la pensée arabe contemporaine (la littérature arabe chez Mounif, Mina, Gibran, Jabra, Nejmi, Raji', Adonis,...) et de la pensée islamique (El Afghani, Iqbal, Shariati, Bennebi,...). Omar s'est par ailleurs constitué une bibliothèque appréciable, et il consulte abondamment les revues islamistes qui circulent parmi ses amis. En même temps qu'il fréquente régulièrement un groupe de frères à El Massira et Moulay Rachid, Omar profite également des relations qu'il entretient avec les étudiant(e)s et professeurs de l'université. Omar a pour loisirs la lecture, la visite des différentes mosquées où il se rend pour prier, les conférences sur l'Islam, ses amis islamistes d'El Massira, Moulay Rachid et Derb Milla.

Si d'une certaine façon, (38) est quelque peu atypique au sein de notre groupe de jeunes islamistes, il l'est d'autant plus qu'il nous faut considérer l'aspect prédication (*tabligh*) de l'idéologie islamiste. La prédication fait partie intégrante du bagage culturel des jeunes islamistes. En cela, le *tabligh* donne la teinte religieuse à cette idéologie de l'urbain. Le *tabligh* est le moyen premier et ultime qui permet la diffusion et la conversion au *credo* islamiste. A tel point qu'en guise d'épilogue à une histoire de vie, l'enquêteur se voit lui-même interpellé sur le mode prédicatif.

Après six heures d'entretien où il y eut un déjeuner pris ensemble, (40), en guise de conclusion, fait une longue déclaration, significative de son itinéraire et de sa préoccupation essentielle. Nous la reproduisons ici intégralement : *"Dans cette interview, pour toi...je viens de te connaître, tout ce que je sais de toi, c'est ce que tu as bien voulu me dire. Mais je crois que tu as appris de moi des secrets de toute une vie (ma vie islamique, mes idées). Il faut savoir avec qui on parle, et je t'ai parlé alors que je ne t'ai pas très bien connu... Mais je te fais confiance. Au début, j'avais l'intention de te dire juste le minimum, mais quand j'ai vu que tu t'intéresses à l'Islam et que tu aimes la discussion, je t'ai fait savoir la plupart de mes idées, et cela, non par obligation, mais parce que tu m'as rassuré dans tes intentions et aussi en raison du sentiment du coeur qui se base sur l'amour que je peux porter pour n'importe qui qui veut en savoir plus sur l'Islam et dont je ne peux que vouloir le bien. J'espère, mais aussi je te le demande, que ce que tu as appris sur moi et ma famille, sur notre vie personnelle, soit respecté par toi, que cela ne soit utilisé que pour ton enquête. En cas de publication, je ne voudrais pas que le nom de la famille soit mentionné. J'espère que tu respecteras les bienfaits de l'Islam en donnant un scénario plus islamique à ta vie. J'attends le jour où tu seras un vrai musulman pratiquant"*.

1.3. De l'émancipation sociale

Si le *tabligh* revient uniquement à prêcher la bonne parole, alors nous aborderions là une dimension proprement religieuse. Mais comme pour compliquer l'analyse, nous sommes constamment ramenés à prendre en compte les facteurs sociologiques. Religieux ou Social ? Le *tabligh* promet à l'individu (et implicitement à la société) une libération entendue non seulement comme rédemption spirituelle mais aussi comme émancipation sociale. C'est ce qui fait la force de la prédication et l'ambiguïté de la

propagande islamiste. Mais revenons à notre terrain d'étude pour constater comment, dans le témoignage qui suit, des données sociologiques s'ancrent tragiquement dans la tradition locale du bled, avant d'être finalement dépassées par la "conversion" religieuse. L'histoire marquante de (50) se signale par une forte mobilité résidentielle. Mais elle évoque surtout une coutume servile héritée du bled et un islam d'affranchi produit de l'urbain.

Né à Marrakech en 1960 de parents berbères, (50) quitte le village familial (M'zouda) à l'âge de huit ans pour être placé par son père comme domestique chez des familles bourgeoises de Rabat. L'enfant a très mal vécu les quatre années passées chez ses premiers employeurs, très sévères avec les serviteurs. Il a ensuite travaillé trois autres années chez une seconde famille. Il travaille ensuite une année durant dans une crémierie. En 1973, il retourne au bled pour la première fois après huit années de dur labeur. Au bout d'une semaine, il repart pour Casablanca en compagnie de son nouvel employeur, vivement recommandé par son père, lui aussi crémier au quartier Sbata à Ben M'sik. Il restera avec lui jusqu'en 1975, avant de le quitter pour ne pas avoir pu supporter longtemps les pénibles conditions de travail qu'il devait remplir ; un nombre incalculable d'heures de travail en plus du réveil à l'aube... Jusqu'à l'âge de seize ans, (50) n'a jamais perçu de salaire directement ; une fois l'an, son père débarquait chez l'employeur du moment, pour percevoir la totalité de la paye du fils. Pour expliquer sa servitude, (50) invoque en l'occurrence la coutume qui veut que ce soit le père qui envoie un de ses fils travailler en ville pour subvenir à la famille. Quand il quitte la crémierie de Sbata, (50) s'installe provisoirement chez un oncle maternel à Derb Milla, juste le temps de trouver un autre emploi. Entre-temps, il occupe des postes irréguliers, il tente un voyage à pied jusqu'à Tanger avec tout un groupe. Il vit de mendicité jusqu'à ce qu'il décide de retourner à Casa. Là, pendant trois mois, il mène la vie du vagabond (*tacharoud*) ; la nuit, il loge clandestinement dans une école, et le jour, il est à la recherche d'un quelconque emploi. En 1976, à force de faire du porte à porte, il est finalement embauché par un fassi¹⁸ comme gardien d'une résidence secondaire à Sbit. Il y restera une année jusqu'à ce que le propriétaire ait décidé de la vendre. Il travaillera ensuite pendant 7 mois dans la villa du fassi et lorsqu'il décidera de quitter, son employeur refusera de lui payer les 19 mois de salaires qu'il lui avait économisés. Après cela, il entamera une période difficile où il travaillera irrégulièrement dans différents endroits ; boulangerie, imprimerie, gardien dans différentes maisons, manoeuvre dans la construction... En entrant comme employé d'une boutique dans un grand souq, (50) décide soudainement d'apprendre à lire et à écrire parallèlement à son travail. C'est à cette période qu'il "entre en Islam" : en 1978, un gardien du souq le pousse à faire sa prière, il lui fait rencontrer un frère de l'association *jama'at al tabligh* qui l'influencera fortement. Il commence dès lors à aller à la mosquée, il achète des revues et des livres, et découvre les "frères". Il assiste de plus en plus fréquemment aux débats qu'ils entretiennent. Il travaille alors comme gardien chez un médecin avec qui il n'avait aucun problème, sinon que celui-ci s'adonnait à l'alcool. (50) prévient son patron qu'il ne veut pas avoir à servir de l'alcool ni à s'en approcher de quelque manière que ce soit. L'employeur, prévenant, lui

¹⁸ Originaire de la ville de Fès.

trouve une place chez une autre personne. C'est un fassi chez qui il passera 11 années consécutives. Lorsqu'il commence chez lui, il a un salaire de 200 Dhs par mois, mais petit à petit celui grimpera jusqu'à 1000 Dhs par mois. En 1987, il commence à penser au mariage. Des "frères et soeurs" lui présentent une "soeur" et (50) décide de se présenter chez sa famille : Elle est de Hay Lala Meriem à Ben M'sik. Il se fiance et cherche à louer un logement. Il trouvera à louer un rez-de-chaussée dans une maison de Hay Moulay Rachid. Il occupe une pièce et une cour, alors que le propriétaire tient le reste de la maison. (50) a un fils maintenant et il veut qu'il ait une assurance sociale. Il s'adressera à son patron pour lui demander de l'assurer lui et son fils. Mais le patron se montrera réticent à ce projet. (50) s'informe auprès de ses amis, va voir un juge et se renseigne sur son droit. C'est que son employeur refuse de faire quoi que ce soit en ce sens, aussi décide-t-il de le quitter. Il demandera alors son solde, qui lui sera refusé catégoriquement. (50) s'adresse cette fois-ci à un inspecteur du travail qui convoque son employeur. Ce dernier ne daignant pas venir, l'inspecteur conseille d'aller au tribunal et de prendre un avocat. Depuis, l'affaire est en cours.

Cela fait 8 ans que (50) n'a plus revu son bled, exactement depuis le mariage d'une de ses soeurs. Son père, quant à lui, est venu le voir pour son mariage. Depuis qu'il a quitté son poste de gardien, (50) occupe des postes irréguliers, et vit en grande partie de l'aide solidaire que lui apportent "des frères et des soeurs". Mais depuis sa "conversion", (50) a appris à ne plus jamais renoncer à son droit.

2. L'attrait de la grande migration

"La migration entretient la migration"... Il faudrait désormais comprendre cette prévision non pas tant comme un mouvement local allant du bled à la ville, mais comme un processus planétaire constant du Sud vers le Nord. Peu importe son importance numérique, seule l'éventualité de migrer compte. Et puis, la pauvreté et le chômage sont des thèmes suffisamment importants pour justifier le désir de certains citoyens à vouloir quitter le pays.

Au mois d'août 1989, les travailleurs marocains à l'Etranger sont en vacances au pays, et le nombre de voitures en provenance de France, d'Italie, de Belgique et de Hollande est impressionnant. Pas une rue de Moulay Rachid qui n'accueille pas une ou plusieurs voitures de l'Etranger ¹⁹. La géographie migratoire impose par conséquent une représentation du monde. Elle sera en outre amplifiée par l'audiovisuel. Ainsi, à force de sonder les habitants sur leur goût en matière de musique, de cinéma et de télévision, outre la part d'imaginaire libérée par ces moyens audio-visuels, une vision différée du pouvoir, de l'individu et de la société semble s'esquisser. La représentation du monde des bidonvillois relèverait donc de deux facteurs principaux, l'attrait de la grande migration et l'influence des mass média.

En milieu urbain, on retrouvera toujours un tant soit peu chez les jeunes ce goût marqué pour des généalogies locales de migrants. En s'adonnant à cet exercice, l'individu pressent et précise petit à petit la sociabilité qui seule a

¹⁹ ...dans une proportion probablement supérieure, pour la même période, à un quartier résidentiel de luxe comme Californie.

capacité à aboutir à une véritable mise en réseau. On peut fournir de nombreux exemples. En marge de notre étude sur Ben M'sik, mais tout aussi significatif, nous avons pu tester nos outils d'enquête à Genève en recueillant deux histoires de vie de bidonvillois originaires de Rabat. L'une révélait le cas d'un étudiant résidant à Douar Doum qui avait préféré abandonner ses études d'enseignant pour tenter de s'installer en Europe grâce au concours de deux soeurs installées en France. Sa trace est depuis perdue. Or, la seconde histoire de vie recueillie de façon fortuite dans un café de Genève rapporte justement la trace du même étudiant de Douar Doum une année plus tôt sur les rives du Lac Léman... C'est là qu'aurait eu lieu, de façon fortuite, la rencontre entre le dit étudiant et notre second interlocuteur originaire du bidonville voisin de Douar Hajja. Ce dernier aurait ainsi reconnu en l'étudiant un aîné du quartier, il lui aurait rapporté des nouvelles du tout Douar Doum. Le jeune de Douar Hajja quant à lui, après avoir entamé un séjour clandestin en Italie, s'était fort heureusement retrouvé marié à Genève, alors qu'il n'avait pas encore vingt-trois ans. Depuis, il avait obtenu ses papiers de séjour et travaillait comme mécanicien. A Douar Hajja, nous avons pu repérer sa baraque en briques en tôle : ils n'avaient pas encore commencé la construction de la maison quand tout le quartier était quasiment achevé.

Ces deux histoires de vie se croisent au bord du lac Léman ; c'est là que la fameuse mise en réseau a une fois encore eu lieu. Elle permettra la venue beaucoup plus tard d'un troisième jeune du quartier muni d'un passeport vierge de tout visa, que nous avons personnellement rencontré à Douar Doum en février 1989 et que nous retrouvions à notre tour par hasard à Genève en juin 1990.

Enfin, l'enquêteur doit lui-même avouer avoir participé, à partir de Genève, à l'existence d'un *réseau inverse*. C'est d'ailleurs ce qui a permis de travailler *incognito* et d'observer en profondeur le milieu social bidonvillois. Ce fut en fin de compte à Genève que fut élaboré notre insertion dans Karyan Ben M'sik, grâce à la mise en contribution d'anciens habitants de karyan Ben M'sik vivant à Genève ²⁰. Il faudra observer les membres dispersés de la famille bidonvilloise jusque dans les localités urbaines de l'hémisphère Nord.

2.1. Le sans passeport et la migration clandestine

Tout concorde à valoriser économiquement la libre-circulation des personnes et des biens, et symboliquement la migration et l'exil... sauf que pour se faire, il faut ne pas faire partie de la catégorie des *sans-passeport* ²¹. Un sans-passeport n'est pas un apatride, c'est quelqu'un dont la citoyenneté n'est pas complètement définie du fait qu'il n'a pas encore droit

²⁰ Nous voudrions remercier particulièrement la famille d'un ami, ancien étudiant de l'I.U.E.D., dont l'un des frères fut à l'origine de notre dynamique groupe d'informateurs. Résidant au groupe 2 de la cité Moulay Rachid, sa famille nous a généreusement assisté tout au long de l'enquête. Comme pour les familles des autres informateurs, elle n'entra pas en ligne de compte dans l'échantillon des personnes interviewées.

²¹ Ce terme doit être actualisé car, depuis, la procédure d'obtention de passeport a été ouverte à tous. N'importe qui peut faire faire son passeport. Le problème reste cependant entier car l'Etat marocain n'a accepté de faciliter l'accès au passeport qu'une fois que l'ensemble des pays de la CEE (l'Espagne et l'Italie en dernier) aient imposé des mesures de visas. Il faut donc remplacer le terme sans-passeport par celui de sans-visa, ce qui revient en définitive au même.

au titre de voyage, et qu'il envisage longuement des destinations possibles. Chez les jeunes sans-passeport, certains se prennent à rêver d'horizons lointains, ils seront obsédés par l'idée du départ au point qu'ils y voient la voie certaine de leur survie. Le bidonville ainsi que les autres types d'habitat "clandestin" deviennent alors ces espaces imaginaires de transit qui ne mènent pas seulement au reste de la ville en tant que telle, mais aussi au reste du monde. Le karyan est cet espace d'attente de la partance, tout comme a pu l'être auparavant le bled pour des sans-terre. Par partance, nous voulons signifier un départ constamment pensé et attendu, parfois tenté, plus rarement abouti. La partance renvoie alors à une psychologie de l'individu, projetant toutes sortes de stratégies personnelles susceptibles de parvenir au but prédéfini. Ainsi trois jeunes karyanistes et anciens pensionnaires de l'orphelinat de Aïn Chock, (5), (6) et (23), ont mentionné dans leur histoires de vie avoir adressé une demande écrite à une organisation américaine des droits de l'homme, la World Authority Service. Cela s'est en fin de compte révélé sans suite du fait qu'en réponse, ils avaient à constituer des dossiers de candidature, ce qui supposait d'emblée un coût d'inscription trop élevé.

Or pour les sans-passeport, il peut être envisagé seulement un type de grande migration, plutôt clandestin et illégal. Par migration clandestine, les sans-passeport signifient qu'ils doivent franchir clandestinement des frontières alors qu'ils sont démunis de tout papier d'identité. La migration clandestine connaît une grande probabilité d'échec. Elle se termine quelques fois de façon dramatique, c'est-à-dire au péril de la vie. Ainsi pour la seule année 1991, près de mille personnes auraient ainsi perdu la vie lors du passage clandestin en bateau du Maroc à l'Espagne ²². Même si elle rate, la migration clandestine renforce la psychologie sociale de partance, et entretient la symbolique du voyage. A la limite, peu importe que l'opération réussisse ou pas, l'essentiel est que la démarche soit entreprise. Et si la plupart des jeunes sans-passeport ne partiront probablement jamais, un petit nombre se risquera tout de même à tenter l'aventure.

Dans un article récemment paru ²³, une sociologue marocaine distingue trois types d'attitudes vis-à-vis du départ à l'Etranger. La première catégorie, celle des "rêveurs" correspond à ceux qui développeraient la psychologie de la partance : "la conscience aiguë des obstacles au départ les maintient au stade de l'aspiration. Au coin d'une ruelle, dans un café, seuls ou groupés, ils fantasment, échangent leurs informations, se projettent dans l'avenir ; le rêve de départ, échappatoire en soi, participe à une renégociation de l'image sociale de celui qui le porte". La seconde catégorie est celle des "planificateurs", ceux qui ont un "projet clair, programmé dans le court ou le moyen terme". En outre, ils "ont une connaissance approfondie des exigences administratives, ils ont réuni une somme d'informations et multiplié les relais parmi les relations déjà installées ailleurs, qu'il s'agisse de marocains ou de touristes croisés lors de leurs passages". Enfin, la troisième catégorie est celle des "grilleurs", ou

²² Cf. *Quarante immigrants clandestins se noient dans le détroit de Gibraltar*, Mireille Lemaesquier, in *Le Nouveau Quotidien*, 29 septembre 1992, Lausanne, p. 40. Ian Hamel, *Gibraltar, cimetière marin*, in *l'Hebdo*, Lausanne, n. 41, octobre 1992, p. 28.

²³ M. Bennani-Chraïbi, *Les jeunes Marocains et l'ailleurs, appropriation, fascination et diabolisation*, in *Pouvoirs, L'Islam dans la cité*, PUF, n. 62, Paris, 1992.

adeptes de la migration clandestine. Cette classification est utile pour comprendre l'attraction des jeunes vers l'Etranger, mais elle n'est pas absolue, car les trois catégories d'attitudes peuvent se superposer au sein d'une même personne. Notre interviewé (6) couvre les trois catégories, et (3) est incontestablement un "planificateur" doublé d'un "grilleur".

Voici l'histoire de (6), ce jeune qui est constamment à l'affût de l'Etranger... D'après ce qu'il veut nous faire signifier, l'Etranger peut être un touriste, un capitaine de navire, ou bien alors certains quartiers de la ville, l'Etranger c'est le port ou la gare, et "tous ceux qui pensent à l'Etranger". Et si ce jeune affirme parler plus ou moins bien quatre langues, il semble en revanche ne pas vouloir s'accrocher à quoi que ce soit qui lui rappelle sa famille ni son quartier.

(6) est né en 1966 à Ben M'sik. Tôt, il entre à l'orphelinat où il y séjournera six années ; ses parents vivent en situation conflictuelle car sa mère avait déjà trois enfants d'un premier mariage. En 5ème année secondaire, il entre à l'école publique. Cette année-là, le père s'est remarié, d'où de nouveaux problèmes familiaux. (6) s'inscrit ensuite au centre de formation de Aïn Chock, où il apprendra la plomberie. Mais il vit mal sa situation familiale. Le père de (6) est d'origine m'zabi, il travaille comme porteur au marché central. Arrivé à Casablanca à l'âge de 26 ans, il retourne très rarement au bled, il a d'ailleurs cessé tout contact avec son propre père. Il habite le bloc 23 depuis 1975. La mère, quant à elle, réside tout près à Sbata, elle a hérité de deux maisons. Deux de ses enfants du premier mariage vivent avec elle. La baraque est composée d'une pièce et deux niveaux ; elle a une cuisine et une cour sans W-C. . Le père gagne en moyenne 20 à 30 Dhs par jour. Dernièrement, la famille de (6) vient d'acheter la télévision, mais ils n'ont pas encore de batterie pour l'alimenter. Tout récemment, le père a versé les dix mille dirhams pour le recasement de Moulay Rachid en prenant un associé.

Comme il se sent mal chez les siens, il descend aussi souvent que possible au port. Son horaire est réglé sur celui du port, de 14 heures à 22 heures. Il cherche en fait à embarquer clandestinement pour l'Europe. Il fera une tentative qui échouera lamentablement. Après avoir bénéficié de la complicité d'un capitaine, il se fait arrêter par la police à l'intérieur d'un cargo hollandais. Le capitaine est soupçonné d'homosexualité. (6) et le capitaine sont par conséquent condamnés à 3 mois de prison. (6) passera 25 jours à la prison civile de Casablanca, avant d'être transféré dans un hôpital jusqu'à la fin de sa détention.

En septembre 1987, (6) se réinscrit au centre de formation avec l'argent que lui envoie régulièrement d'Allemagne le capitaine de bateau. Ce sont quelques 1000 Dhs. qui arrivent tous les mois une année durant. Selon leur arrangement, cet argent devait permettre au jeune bidonvillois de terminer sa formation et de faire son passeport. Comme la somme lui paraissait très importante, (6) choisit de verser une partie de cette mensualité à son père. Ce qui fait qu'en août 1988, il achève sa formation mais il n'a pas pu obtenir son passeport. Il décide de monter au nord du Maroc pour tenter de passer en Espagne, mais il n'y parviendra pas. En septembre 1988, il s'inscrit dans une école privée à Casa, pour éviter d'être enrôlé pour le service militaire.

Lorsque nous l'avons rencontré en été 1989, il travaillait dans une chaudronnerie avec un contrat de trois mois.

Ce jeune karyaniste accepte implicitement de recourir à la prostitution si elle est à même de parvenir à l'émanciper, dans le but qu'il puisse être un jour capable de partir pour l'Etranger.

(6) aime lire au café. Il achète essentiellement des livres de langues. L'espagnol, l'allemand, l'anglais et le français... autant de langues qu'il veut maîtriser pour pouvoir engager la conversation avec les étrangers qu'il rencontre au port. Il apprécie par ailleurs le théâtre et la poésie. Lui-même écrit des poèmes, qu'il juge pessimistes : leur thème est celui de "quelqu'un qui appelle". Il aime également les programmes télévisés de la nouvelle chaîne marocaine, il apprécie en outre certains feuilletons populaires réalistes (*Ouled Halal*, *'Ala janb el bi*). Au cinéma ses films préférés sont *Papillon*, *Midnight Express*, *Amok*. Même s'il n'a pas d'argent, (6) descend au centre-ville, il se met devant l'hôtel Hyatt Regency, ou alors il s'attable au café Don Quichotte. En ville, il se positionne "aux places où il y a...des touristes". Il recherche désespérément ce contact avec les étrangers, mais il est pauvre aussi essaye-t-il de cacher sa condition par l'habillement, mais il reste tout de même mal perçu dans des endroits comme le Centre 2000, tout près de la gare de Casa-port, particulièrement vis-à-vis de jeunes Marocains dont "on voit bien qu'ils n'ont jamais traversé l'autoroute par nos ponts".

Sa ville préférée au Maroc est Essaouira, parce qu'il y règne là-bas une plus grande liberté. En 1988, il a écrit à une organisation américaine des droits de l'homme.

En fait, tout consiste à dire chez (6), qu'il est déjà parti depuis longtemps. Il a en fait donné très peu d'informations sur son quartier, mais par contre il a livré un grand nombre de renseignements sur le port et les quartiers modernes qui lui sont adjacents. L'autoroute urbaine constitue en fait la première frontière qu'il lui ait été donné de franchir.

(6) fume et boit. Il a même bu de l'alcool à brûler mélangé avec de l'eau...Tous ses espoirs résident au port et sa devise dans la vie est "tant que le port reste ouvert...". Quand il écoute les informations, il a "toujours peur d'entendre qu'il y a eu des naufrages de navires". Ses amis sont et seront "tous ceux qui pensent à l'Etranger", mais il a quand même gardé le contact avec quelques-uns de l'orphelinat et du centre de formation.

Il ne croit pas à la vie associative, ni à celle des partis ; "il n'en sort aucun résultat". Il cherche en vain du travail, malgré le fait qu'il a obtenu le diplôme du centre de formation avec une mention assez bien... Mais il a définitivement choisi *son défi* : "s'en sortir en-dehors de la légalité".

Le portrait parfois tragique du sans-passeport ne mène pas toujours à l'illégalité et à la marginalité sociale. On peut retrouver la même obsession du départ chez des jeunes bien insérés au niveau de l'emploi et de leurs activités sociales. Voici par exemple un jeune ouvrier textile, (3), qui prend chaque fois le temps d'organiser son passage clandestin. Et à chaque

tentative, il est ramené au pays. Nonobstant, il trouvera à chaque fois un emploi pour préparer une nouvelle tentative.

(3) est né en 1966 à Karyan Cherqaoui. Dès son plus jeune âge, il est élevé par une Française de confession juive, que son père avait connu alors qu'il travaillait au lycée Pasteur. En 1976, (3) retourne vivre chez ses parents. Son père lui fait arrêter sa scolarité alors qu'il entame sa première année secondaire. Mais il dit regretter amèrement de ne pas avoir pu continuer ses études. Par la suite, il commencera une formation électronique dans un établissement privé de Rabat, qu'il ne termine pas. Lorsque survient l'opération de recasement pour Karyan Cherqaoui, le tri des inscrits jette sa famille au bloc 17, première étape des *s'hab el machakil* avant d'aboutir au bloc 3 ; c'est que son père, employé d'hôpital au seuil de la retraite, n'a pas voulu payer les 10 000 Dhs qui permettraient le recasement à Moulay Rachid. En fait son père, chelh d'Agadir, espère toujours qu'un jour il retournera au pays...seul, précise son fils. Selon lui, ce serait là la raison principale pour laquelle le père n'a pas voulu payer pour le recasement, alors que leur baraque de Karyan Cherqaoui avait été l'une des premières recensées. Ce détail marque la coupure définitive avec le père. Car (3) vit l'échec de l'intégration du père comme son propre échec, puisqu'il voit l'ensemble de la famille volontairement exclu par le père du projet de recasement de Moulay Rachid. Le mauvais choix du père a hypothéqué la possibilité de bénéficier d'un vrai logement. Installé au bloc 3, le fils a par conséquent cessé d'espérer quoi que ce soit au niveau de l'habitat. Et pour ce qui est du projet de retour au bled du père, son fils considère que c'est là un rêve impossible. (3) justifie l'absence de contact avec la famille paternelle par le mépris de ses cousins berbères à l'encontre de ceux qui vivent misérablement dans le bidonville. Le père rêve d'un retour au bled mythique et le fils rêve à un pays d'accueil.

Les parents ont 8 enfants. (3) verse une partie importante de son salaire (1400 Dhs/mois) à son père. Il pourrait mieux organiser son budget s'il n'y avait pas la pression familiale. Il passe le minimum de temps avec les siens. A la maison, il n'y a pas de télévision, une radio uniquement. La famille vit de manière solidaire, mais lui n'aime pas passer beaucoup de temps avec elle, car depuis le début, il n'a pas été élevé avec les siens et il ne s'entend pas tellement pas avec son père. Le père est très religieux, il se lève tous les jours à l'aube pour faire la prière. Leur baraque du bloc 3 est composée d'une pièce et d'une cour : la pièce est calfeutrée de carton de caisse, sur les murs trônent un poster de Maradona, un autre du gardien de but Zaki et une sourate du Coran.

(3) évite de fréquenter les gens du bloc, et il n'en est que plus respecté. Il évite de fumer, et bien-sûr de boire, en présence des gens du voisinage. Sans passeport, il a décidé de quitter le Maroc. En 1985, il fait une première tentative d'émigration clandestine. Elle s'arrêtera à Malaga. Au bout de deux jours, il est arrêté puis expulsé. En 1986, (3) tente un second passage clandestin ; en embarquant dans un navire à Casablanca, il parviendra jusqu'à Marseille. Il y séjournera 25 jours, après quoi il sera contrôlé par la police française avant d'être finalement renvoyé au pays. A Casablanca, il passera deux jours au commissariat.

Après cette seconde tentative, (3) reprend son poste à l'atelier de confection ; tout d'abord chez un Juif, puis chez une Française, après quoi il passera une année dans un atelier de Aïn Borja. Parallèlement, il essaie de gagner un peu d'argent, en réparant des mobylettes, commerçant un peu... A cet égard il témoigne d'un grand dynamisme sur le plan professionnel étant donné qu'il ne connaît pas de difficultés pour trouver du travail. Entre deux jobs, (3) fait une troisième tentative pour quitter le Maroc. Elle échouera une fois encore, au port de Tanger en octobre 1987.

Ses loisirs réguliers se résument au cinéma une fois par semaine ou bien au café pour regarder la télévision ; il a dernièrement suivi le feuilleton *Fi dilal el madi*, qu'il a apprécié pour son réalisme et la manière dont il a traité du problème de la pauvreté. Il aime aussi suivre les variétés et le sport... Il dit avoir été impressionné par le président Reagan, "un acteur de cinéma qui est devenu chef d'état du plus puissant pays du monde !"... Le dimanche après-midi, il reçoit ses amis, répare leurs mobylettes. Il lit des revues, s'intéresse à la musique (dans l'ordre "*Abdelhalim, Farid, Elvis, Madonna, Georges Michael*"). Une fois par semaine, il descend au centre-ville à Bab Marrakech. Du point de vue de ses papiers, il est en règle, et il a une assurance sociale. Quand il se sent bien dans sa peau, il s'habille bien, ne boit pas, aide les gens...

L'avenir ? (3) ne le conçoit qu'en dehors du Maroc. Aussi espère-t-il pouvoir se marier avec une Européenne, obtenir des papiers et s'installer dans le pays de son épouse. Deux mois après notre entretien, (3) prenait le train pour Tanger, entraînant avec lui un de nos informateurs à passer la frontière Nord. Dix jours plus tard, ils étaient de retour à Ben M'sik...

3. Chronique du délinquant

A karyan Ben M'sik, la chronique du délinquant n'a rien d'original. Elle reste le lot générique de l'individu pauvre et isolé. Le Maroc connaît d'ailleurs assez bien cette littérature "cru" qui pose on ne peut plus clairement les termes de la misère, de l'inégalité sociale ainsi que toutes les déviations qui en découlent. A cet égard, *Le pain nu* et *Les coquelicots de l'Oriental* ²⁴ résument assez bien ces itinéraires. Nous ne sacrifierons donc pas au sensationnel en abordant cette question délicate, mais nous n'évacuerons pas non plus le problème de la délinquance sous prétexte qu'il faut normaliser coûte que coûte l'image des bidonvillois. La délinquance n'est pas propre aux bidonvilles, mais elle trouve dans l'espace sous-intégré un terrain propice. La violence de certains jeunes répond en conséquence à la violence des conditions de vie. Personnellement, nous n'avons constaté aucun acte de délinquance. Par contre, nous avons recueilli les plaintes d'un grand nombre de nos interviewés qui traitent de ce mal social touchant les jeunes essentiellement.

Nous avons alors cherché à rencontrer des "délinquants" ²⁵, mais cela s'est révélé difficile. Si c'était des jeunes connus pour la violence et le racket,

²⁴ *Le pain nu*, Mohamed Choukri, Seuil, Paris, 1980. *Les coquelicots de l'Oriental*, Brick Oussaïd, La Découverte, Paris, 1984.

²⁵ A ce propos, il est drôle de constater que pour désigner les délinquants du quartier, les jeunes ont généralement recours au vocabulaire du cinéma : "indiens" ou "apaches", "sauvages" et même "cannibales", voire "salopards" sont ainsi des expressions courantes...

alors il n'était pas aisé pour nous de les identifier. Par contre, nous n'avons eu aucun problème à approcher d'anciens criminels. Ainsi dans une petite place derrière la qissariya d'El Massira, des jeunes vendent à même le sol toutes sortes de marchandises d'occasion. Quelques-uns portent au visage des cicatrices éloquents. Après s'être familiarisés avec notre présence, certains parlent volontiers. L'un d'entre eux vient tout juste de sortir d'un séjour de dix années de prison, il avait été condamné pour meurtre à la suite d'une bagarre. Tel autre qui se déplace avec une béquille en traînant sa jambe droite a "vendu" ses compagnons à la police suite à un cambriolage : en représailles on lui a coupé au *janoui* les tendons du genou. Celui-là c'est un adepte de culturisme qui s'est rangé depuis quelques années : son complice a été arrêté sans qu'il le dénonce, aussi a-t-il pris un avocat pour sa défense, et s'est juré dès lors de rester dans la légalité. Malgré tout ce qui est raconté, il règne une atmosphère bon enfant.

Par la suite, nous comprîmes pourquoi des jeunes ayant purgé une peine de prison éprouvaient une forte envie de raconter leur histoire. En quoi des criminels et des délinquants peuvent nous renseigner sur le milieu social bidonvillois ? Même si leur passage en prison impressionne quelques fois les jeunes du quartier, il n'en reste pas moins vrai qu'ils sont désignés par leur voisinage comme l'échantillon représentatif des maux sociaux du bidonville. A eux seuls, ils signifient le ratage, la malchance et la misère des bidonvillois. Marginaux au sein de la population bidonvilloise, ils constituent son pourcentage d'échec, et participent malheureusement à son image de marque. Aussi lorsque l'habitant aborde le cas du délinquant, c'est pour le citer en exemple de ce que risque la jeunesse bidonvilloise. La délinquance est donc un scénario-limite, et loin s'en faut pour qu'elle représente la principale tendance sociologique au sein de la jeunesse. Parce que nous l'avions presque oublié à force de fréquenter ce quartier à risque, karyan Ben M'sik est le plus grand bidonville du pays. Il faut donc nous habituer dans l'itinéraire de vie du bidonvillois à côtoyer cet aspect du risque social. Dans ce sens, il faudra considérer sur un même plan le profil du jeune islamiste et celui du délinquant. Ces deux formes de comportement social s'orientent et s'organisent à partir des mêmes problèmes, même si, tout de même, l'une se veut la thérapeutique sociale de l'autre.

Ainsi l'histoire marquante de (21) poursuit dans le même fil conducteur la chronique du délinquant : la recherche de la foi et d'une conduite saine alterne constamment avec l'attrait des drogues et de la violence. Vagabondage, drogues, ébriété, emprisonnements et prières constituent alors les épisodes principaux d'une vie qui a perdu ses repères.

3.1. Entre drogue et piété

(21) est né en 1959 au bloc 21 de parents doukkala. Avant de s'installer à Ben M'sik, les parents de (21) habitaient karyan Centra, où le père s'était distingué comme résistant du parti Choura wa Istiqlal (P.D.I.). Au cours de sa vie, celui-ci s'était marié six fois, dont quatre fois avant la mère de (21). Depuis, le père est mort et il a laissé ses deux femmes vivre ensemble dans la même baraque. Seule la mère de (21) a enfanté, et la seconde épouse, bien que très jeune, est devenue comme une seconde mère pour les frères et soeurs de (21).

A sept ans, (21) entre à l'école pour en sortir quatre ans plus tard, après avoir triplé sa dernière année primaire. C'est qu'entre-temps, (21) s'adonne au "Chimicolor", sa tête ne "capte" plus grand-chose de ce qui se passe en cours. Et à l'occasion de vacances d'été, son père le pousse à vendre des cigarettes au détail. (21) ne fera là que rejoindre un de ses demi-frère qui, après avoir grandi un temps à l'orphelinat, s'est retrouvé à exercer le métier de vendeur de cigarettes. Un autre de ses frères fait lui aussi le même petit commerce sur l'insistance du père qui, employé au port, ne voit les choses que de son point de vue. Au bout de trois ans, (21), suite à une excursion au centre-ville avec sa tante (elle lui a fait découvrir "les gens civilisés"), décide d'arrêter de se droguer. Il travaillera trois mois en ville comme plongeur dans un cabaret de nuit, avant que son père ne lui demande de revenir vivre au bloc 21. C'est ce qu'il fera, en ayant trouvé auparavant une place d'apprenti-boulangier au quartier proche de Sbata. Survient alors un grand incendie qui ravage le bloc 21 (1974-75) qui déplace la famille au bloc 23.

(21) travaille une année et demie dans la boulangerie avant qu'il ne commence à s'adonner à la boisson. Une année plus tard, il quitte la boulangerie pour parcourir un été durant les souq et les moussem des Doukkala. Il vend de la pâtisserie et loge au hasard des rencontres. En 1979, il est de retour à Ben M'sik, il mène alors une vie de débauche ; kif, sexe et boissons...Il reprend malgré tout son travail de boulangier, jusqu'à ce qu'il soit accusé de vol dans un magasin de tabac. Après une bagarre généralisée, la police l'embarque, il est alors condamné à six mois de prison. Au bout de trois mois, il est relaxé. Il reprendra de plus belle la boisson et en 1983, il se retrouve trois mois en prison suite à une sombre histoire de vol. En prison, il découvre la prière à l'occasion du mois de Ramadan ; "en général, le soûlard arrête de boire pendant Ramadan", mais (21) continuera la prière plusieurs mois après. Pendant toute cette période, il se met à l'étude du Coran et du Hadith. En été 1984, il part avec un groupe de commerçants ambulants à Larache. A son retour, il fait toujours sa prière...

En octobre 1984, débute l'épisode dramatique de la biographie de (21). Tout commence alors qu'il fait ses ablutions devant une fontaine du bloc. Un voisin, pompier de métier et soûlard notoire, passe devant lui et lui jette de l'eau à la figure. Bagarre, insultes...(21) sort profondément humilié de cet incident. Il rentre en pleurant chez lui, et décide de porter désormais un couteau sur lui. Quand il fait ses prières, il en appelle à Dieu pour que son agresseur meure. Il vit alors une période trouble, priant aux heures régulières et buvant du vin tout le reste du temps. Quand le vendredi fatidique arrive, après avoir accompli la prière de midi, (21) descend en ville acheter quelques comprimés d'"Optalidon". En retour, il s'est arrêté avec un ami pour vider quelques bouteilles de vin. La nuit tombée, il regagne le bloc 23 en ayant demandé à boire et à manger à un groupe de religieux (*tolba*). Alors qu'il s'est assis avec eux pour manger, le pompier soûl comme à son habitude l'aperçoit de loin, il lui adresse de copieuses insultes ; il est rejoint par son frère, un dealer du bloc. (21) se dirige vers eux, alors que les deux frères s'apprêtent à le rosser. (21) sort alors son couteau de cuisine et commence à taillader le pompier au visage et au corps. L'autre frère, à la vue du sang, s'est enfui chercher du secours. (21) n'arrêtera de le lacérer qu'une fois qu'il l'aura cru mort ; son corps est allongé par terre au milieu

d'une mare de sang. Très calme, alors que tout le monde a entendu les cris du pompier, (21) se rend chez lui pour attendre que la police vienne le chercher. Ce qui ne tardera pas. Au commissariat, il sera abondamment battu pendant huit jours (il aura même les ongles arrachés...) jusqu'à ce qu'il signe un procès verbal établissant sa culpabilité pour tentative de meurtre (le pompier aura finalement eu la vie sauve). Le tribunal le condamnera en conséquence à cinq ans de prison.

Là, le séjour carcéral, partagé entre la prison Centrale de Casa et celle d'El Jadida, sera l'occasion pour (21) de découvrir un nouveau monde, où il est possible d'étudier (il obtiendra un diplôme de formation professionnelle de couturier), de se droguer (le trafic de haschich et de "speed Argatil" règne entre prisonniers et gardiens) et de se livrer à d'autres pratiques. Il sera libéré huit mois avant l'expiration de sa peine, à l'occasion d'une amnistie proclamée par décret royal le 3 mars 1989.

Quand il rentre chez sa famille, il trouve un père mourant des suites de diabète ; il n'aura guère vécu qu'une année après sa retraite... Quelques mois après sa sortie de prison, (21) erre toujours dans quelques rues tranquilles de Sbata. Avec lui, traîne en permanence la bouteille plastique de vin rouge et le gobelet de yaourt en guise de verre...

Dans la baraque, ils sont douze personnes à vivre ensemble dont dix frères et soeurs. (21) a un frère couturier et un autre qui a repris le travail de son père au port de Casablanca. Sur les sept filles de la famille, trois étudient et quatre sont couturières. Une d'entre elles est âgée de 26 ans, c'est elle la chef de famille vu qu'elle a le revenu le plus important du foyer ; en plus de son poste de couturière, elle ramasse les déchets de tissus pour les revendre à une usine de récupération. Les autres soeurs travaillent avec elles. Quant aux garçons, ils aident peu ou pas ; leurs salaires sont vite dépensés dans les bars et la vie de célibataire...

4. Zriqa, poète des bidonvilles

Si pour respecter l'anonymat de nos interviewés, il n'a pas été fait mention de leurs noms, cette ligne de conduite a malgré tout été transgressée pour l'une des 77 biographies, celle de Zriqa. Abdallah Zriqa est un écrivain célèbre pour son identité bidonvilloise dans laquelle il a puisé l'essentiel de son inspiration. Ce poète dit se ranger dans la lignée de la littérature réaliste, voire "crue", qu'a entamé *Le pain nu* de Mohamed Choukri. Aussi, il nous a semblé pertinent d'aller recueillir son histoire de vie, en même temps que ce poète nous donne l'occasion de préciser certaines observations sociologiques sur l'identité bidonvilloise. Précisons enfin que pour les jeunes karyanistes de tout le Maroc, Zriqa constitue une de leurs principales références. C'est le poète des bidonvilles.

Abdallah Zriqa est né en 1953 au bidonville des Carrières Centrales. Son père, originaire de Beni Mellal, est né en 1912. Il arrivera à Casablanca à l'âge de 18 ans, accompagné de sa famille. La famille s'installe tout d'abord en médina ancienne : ils logent alors à 4 et 5 familles par pièce. Le père travaille à l'usine de sucre Cosimar, mais en raison de l'entassement en vieille ville, il décide de s'installer à la fin des années 30 à Karyan Centra. Alors que la plupart des membres de la famille Zriqa (ce sont des marins, douaniers, infirmiers...) reste en médina ancienne, le père d'Abdallah est le

seul à avoir opté pour la solution du bidonville. C'est là que le père d'Abdallah rencontrera sa femme. C'est là aussi qu'il entrera dans la résistance armée. Pour Abdallah, Karyan Centra, c'était toute la résistance armée ; quelqu'un du Karyan qui n'était pas résistant était alors chose inconcevable. Abdallah grandit baigné dans ce nationalisme ambiant. En 1961, Abdallah entre à l'école primaire Mirabeau. C'est sa grand-mère qui a tout fait pour qu'il entre à l'école. A l'époque, l'école c'était la voie de la réussite. A cinq ans, Abdallah découvre un monde nouveau, et il a honte de dire d'où il vient : "en classe de 3ème année primaire, on parlait de la télévision ; je n'avais rien à dire car je ne savais pas qu'est-ce que c'était ... bloqué, j'étais une sorte de comédien".

En 1958, le père prend un magasin à Karyan Ben M'sik. Mais comme il est mal situé, il décide de se trouver un autre endroit dans le bidonville ; c'est une très grande zribat au bloc 16. La famille s'y installe. La baraque est constituée de deux pièces et d'une grande cour pour une famille de 10 personnes (le père, la mère, 4 garçons et 4 filles). En 1973, son père meurt d'un accident de circulation. Le père percevait alors une solde d'ancien résistant ²⁶, à sa mort, la famille ne reçoit plus rien. A Carrières Centrales, la famille Zriqa possédait également un magasin de tissus dans la qissariya. Celui-ci a brûlé entièrement suite à un grand incendie survenu dans le bidonville ; il est maintenant reconstruit en dur, et la famille est devenue propriétaire d'un local commercial.

Depuis que le père est décédé c'est la mère qui est chef de famille ; elle est employée depuis 1982 à la promotion nationale. Les garçons sont tous passés par la filière scolaire : c'est en fait le grand problème de la famille, parce que "tout le monde veut étudier" : Abdallah (bachelier en 1974) est licencié de sociologie (1978), un autre frère possède une licence d'anglais et achève actuellement son service civil à Meknes, le troisième est étudiant en sciences économiques (il achète et vend des livres scolaires à la rentrée estudiantine pour financer ses études), enfin le cadet est en 5ème année secondaire (il est inscrit à une école privée et fait parallèlement du commerce ambulante). Abdallah a trois soeurs mariées (à Salé, à Beni Mellal, et Sbata à Casablanca) et une jeune soeur fiancée (étudiante en 4ème année secondaire).

Pour le recasement de Moulay Rachid, la famille a payé 10 000 Dhs. en 1982-83. Abdallah a participé au financement, ainsi que ses soeurs mariées. Actuellement, tous les enfants participent selon leurs possibilités au budget familial. La famille possède également 2 hectares de terre dans le bled. Chaque année, ils perçoivent 8 à 10 sacs de blé. A l'époque, le père d'Abdallah retournait 2 à 3 fois par an au bled. Abdallah, quant à lui, il y est allé une fois en 1980. La mère n'y retourne plus, sa famille de Beni Mellal ayant la plupart de ses membres installés en Italie. Ses relations sociales se limitent au voisins du bloc 16. Pour lui, habiter le karyan était positif du point de vue de la solidarité entre les gens... "Si au moins c'était propre, ça serait bien". Mais "les habitants n'ont pas l'habitude de vivre dans des maisons", et d'une certaine manière, "c'est trop tard".

²⁶ Le père Zriqa avait été blessé lors d'une opération de commando...

Pour Abdallah, qu'on fournisse des immeubles ou des maisons, c'est égal : "n'importe quoi, ce sera mieux que les baraques". Le recasement reste quoi qu'il en soit une bonne chose. Pour les karyanistes, de toutes les façons ce sera positif. Et pour ce qui est du rôle de la préfecture, Zriqa reconnaît que certains changements qualitatifs ont eu lieu ; ainsi en est-il de l'aménagement des espaces verts. Mais si beaucoup de choses ont changé à Ben M'sik, il se pose tout de même la question de savoir vers où mène ce nouvel urbanisme. "Cet aménagement est-il destiné aux habitants ou pour autre chose ?" En posant cette interrogation, Zriqa formule implicitement notre hypothèse sur l'action urbanistique en cours à Ben M'sik.

D'ores et déjà "beaucoup de karyanistes ont réussi et ont influencé la vie urbaine". Au niveau par exemple du langage, un certain argot se propage, de même il note une résistance des jeunes devant l'adversité, alors que paradoxalement ils parviennent à s'imposer. Le jeune karyaniste est quelqu'un qui reste toujours aux aguets. Abdallah cite le cas de son beau-frère, qui est "beau, élégant, il porte le costume cravate. Il ment et il chôme. Il n'a même pas terminé le cycle primaire. Tout le temps, il fait semblant. Tel un comédien, il joue". Le jeune frère de Abdallah quant à lui est bachelier. Il travaille tout l'été pour se permettre d'aller en vacances, de s'habiller et sortir en ville. "Il y a un moment pour ressembler aux gens, même si un certain racisme social existe vis-à-vis des bidonvillois".

Abdallah est un passionné de cinéma (la télévision, il ne l'a eu au foyer qu'en 1982) : il aime le cinéma russe, Godard et, d'une manière générale, le cinéma d'auteur. Sa musique est celle de *Nass El Ghiwan*, *Lemchaheb*, *Jil Jilala*, *Cat Stevens*, des *Beatles* ainsi que la musique classique occidentale.

L'activité principale d'Abdallah, c'est l'écriture. Il a commencé à écrire des poèmes à propos d'un arbre de son quartier. Il était alors en 1^{ère} année secondaire. En deuxième année, sa fréquentation de la mission culturelle française lui fait découvrir Camus et Sartre : à l'époque, le thème de l'absurde le fascinait, ses lectures en seront marquées. En 1973, il publie ses premiers poèmes dans des revues littéraires. En 1976, il entre à l'union des écrivains marocains. Entre-temps, il poursuit ses études à la faculté de lettres de Rabat. 1977, il publie son premier recueil de poèmes à compte d'auteur. Cette publication lui aura coûté 4000 Dhs., qu'il réunira grâce au cumul de deux bourses d'études. Abdallah évoque également ses deux années de détention (1979-1981) pour récitation de poèmes jugés subversifs à l'Ecole des Ingénieurs de Mohammedia. Son procès jugé en 1980, il passera au total 1 an et demi à Meknes et six mois à Casablanca. L'univers carcéral le renforcera plus que jamais dans la voie de la lecture et de l'écriture. Depuis, il a publié quatre autres recueils : 1981 ; *Rires de l'arbre à palabres* . 1983 ; *Fleurs en pierres* . 1985 ; *Pomme de triangle* . 1988 ; *Papillon noir* . Abdallah a même été publié en France : traduits par l'écrivain marocain Abdelatif Laâbi, ses poèmes ont été édités à l'Harmattan sous le titre *Rires de l'arbre à palabres* ²⁷.

²⁷ On peut également lire *Ecrire à Ben M'sik, in Autrement, Maroc, signes de l'invisible*, n. 48, Paris, septembre 1990.

Zriqa a également fait du théâtre, et en 1978 il fonde un ciné-club (l'Action), qui prendra rapidement de l'importance. Mais après être passé par l'emprisonnement, le poète ne pensera plus qu'à l'écriture, il a par conséquent abandonné toute vie associative. C'est qu'au cours de la dernière décennie Zriqa a remarqué beaucoup de mutations au sein de la ville. Ce faisant et compte tenu de son identité bidonvilloise, il constitue un observateur privilégié de la société urbaine qui s'élabore entre-temps. S'il a longtemps voulu cacher sa condition bidonvilloise, à partir de 1978 il vivra une véritable libération, qui lui fera fréquenter indifféremment les bourgeois, les prolétaires, les artistes et les intellectuels.

Désormais, il a définitivement opté pour une vision "cynique", selon ses dires, qui lui a fait découvrir l'étrange comédie qui se joue chez tous les individus... "C'est absurde". Et comme il l'a lui même déclaré, la découverte de Sartre et Camus semble l'avoir particulièrement influencé, puisqu'on le sent très marqué par la vision existentialiste de l'individu. A tel point que tout au long de notre entretien, il mentionne l'individu bidonvillois beaucoup plus qu'il ne réfère à une communauté d'appartenance. Ce qui ne va pas sans parfois heurter certaines valeurs ²⁸.

Aussi préfère-t-il réfléchir sur le plan de l'homme en général plutôt que d'avoir à considérer la stupidité générale qui règne chez les habitants de la ville. Alors qu'en 1982 il considérait Casa comme Sa ville, maintenant il s'y sent en exil, il est "de nulle part"... toujours dépaysé.

Quant aux bidonvillois, sachant qu'ils refusent leur statut, Zriqa estime qu'ils ont malgré tout fini par l'accepter, mais "ils ont dû recourir au rêve : celui du Mur qu'on va leur construire... Depuis trente ans, ils attendent et croient toujours à ce mensonge". Et pour conclure, Zriqa revient à la source essentielle ; "la vie du bidonville m'a beaucoup aidé, c'est ma seule richesse. C'est elle qui m'a poussé à agir et à écrire".

Lorsque le poète des bidonvilles mentionne "l'étrange comédie" que jouent quotidiennement les casablancais, il y voit là la forme raffinée d'un mensonge sociologique, sorte de pacte tacite réunissant tous les représentants de la société urbaine, bourgeois et karyanistes compris. La remarque reste fort pertinente lorsque l'on a un tant soit peu pratiqué les différents milieux sociaux casablancais. L'étrange comédie réfère à un conformisme, superficiel mais tenace, qui délivre les clés de la ville. Quelle est cette recette du conformisme ? Zriqa nous en livre la formule intégrale à travers le cas de son beau-frère : Il faut accorder une place importante au vêtement, mentir (ou s'embellir socialement parlant) et "faire semblant" en jouant un quelconque rôle stéréotypé. Néanmoins, ce portrait-robot nous rappelle plus le phénomène de mode du sapeur kinois qu'il ne nous fait penser au jeune bidonvillois de Ben M'sik. Ce qui nous a été donné d'observer, c'est que le "mensonge" ou la "comédie" de certains jeunes bidonvillois va beaucoup plus loin que ce que laisse supposer Zriqa, en ce sens qu'il n'est pas exclusivement cause de conformisme ou de

²⁸ Les rares critiques émanant de certains bidonvillois portent sur deux choses : la première est qu'il n'ait pas commué sa détention en prise de position politique, la seconde est qu'en tant qu'écrivain, il ait écrit des propos jugés irrespectueux sur la religion.

phénomène de mode. Plus profond, le mensonge sociologique de certains jeunes bidonvillois est affaire d'identité.

Ainsi, le mensonge sociologique n'est pas exactement identique, comme le prétend Zriqa ²⁹, que l'on soit bourgeois ou karyaniste. Et surtout les motivations ne sont pas les mêmes lorsqu'on est pauvre et logé à la périphérie, c'est-à-dire au-delà de la "frontière" de l'autoroute urbaine. Pour spécifier ce que Zriqa désigne par "mensonge" du jeune bidonvillois, alors peut-être vaudrait-il mieux parler de "dissimulation". La dissimulation a une motivation évidente lorsque l'on sent par ailleurs la pesanteur du conformisme social ³⁰ : cacher, temporairement et à certaines étapes de la ville, l'identité bidonvilloise. En second lieu, la dissimulation renvoie à une conduite individuelle visant à être perçu indifféremment au sein de la société urbaine. Les relations sociales sont particulièrement constitutives du comportement de dissimulation. Elles-mêmes supposent une nette délocalisation, en raison de l'handicap à être perçu comme habitant bidonvillois. F. Navez-Bouchanine dresse le même constat en liant les réseaux de sociabilité autres que le voisinage et la famille à l'obstacle de "l'étiquette jugée infamante de l'appartenance au bidonville". A. Arrif aborde la même difficulté de perception et qualifie de "stigmaté" certains traits jugés dégradants dans l'identification des habitants. La seule manière de s'affranchir de ce qui littéralement colle à la peau de l'habitant, c'est de déployer une stratégie dans l'espace. La recours à la délocalisation des relations sociales, telle qu'elle a été explicitée par F. Navez-Bouchanine, éclaire de façon convaincante le comportement particulier de la dissimulation. D'où la faculté d'évoluer dans l'espace et la société, en développant une stratégie originale et, en fin de compte, élitaire. Car pour passer de façon anonyme, comme le souligne Arrif, il faut au préalable comprendre que "son corps, sa façon d'être portent en eux-mêmes des signes, des marqueurs qui informent sur son identité sociale" ³¹. Lorsqu'il se trouve en-dehors de son quartier, le jeune qui pratique la dissimulation fait donc en permanence de l'improvisation, d'où la difficulté de sa démarche. Il doit littéralement se surpasser pour passer *incognito*. S'il "fait semblant", ce sera dans un but précis. Les aspects pratiques du paraître *incognito* restent tout à fait visibles, lorsque par exemple il faut chercher un travail, ou d'éviter les contrôles de police. La mention bidonvilloise reste, quoi qu'on en dise, suffisamment suspecte au sein de la ville pour justifier cette dissimulation mise en avant comme *ethos* de survie ³². La dissimulation est la pratique d'une élite qui se sent marginalisée par son identité profonde. C'est aussi un effet-retour de l'acculturation du milieu urbain.

²⁹ Il faut tout de même préciser que Zriqa n'habite plus le karyan, bien que sa famille y réside toujours. Les deux entretiens que nous eûmes avec lui se sont déroulés en-dehors de Ben M'sik.

³⁰ ...qui, ne l'oublions pas, peut toucher jusqu'aux membres d'une même famille, selon qu'ils résident dans des logements en dur ou dans des *brarek*.

³¹ Abdelmajid Arrif, *Le passage précaire...*, op. cit., p. 108.

³² Ce n'est pas tout à fait fortuit si, dans le cadre de l'urbanisation complexe, l'*ethos* de dissimulation trouve antécédents politiques et prolongements mystiques aux marges de la Tradition musulmane.